

Maximilien LAROCHE [1937-2017]

Professeur retraité de littérature haïtienne et antillaise à l'Université Laval de Québec.  
Docteur Honoris Causa de l'Université McMaster en Ontario.

(1996)

Hier : analphabètes,  
aujourd'hui : autodidactes,  
demain : lettrés.

**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**

CHICOUTIMI, QUÉBEC

<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

**UQAC**

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25<sup>e</sup> anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Un document produit en version numérique par **Anderson Layann PIERRE**, bénévole, étudiant en communication à la Faculté des sciences humaines de l'Université d'État d'Haïti. [Page web](#). Courriel: [andersonpierre59@gmail.com](mailto:andersonpierre59@gmail.com)

à partir du texte de :

Maximilien LAROCHE

**Hier : analphabètes, aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.**

GRELCA (Groupe de recherche sur les littératures de la Caraïbe).  
Québec : département des littératures, Université Laval, 1996, 92 pp.  
Collection : Essais, no 13.

L'auteur nous a accordé le 19 août 2016 son autorisation de diffuser en libre accès à tous ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.



Courriel : Maximilien Laroche : [maximilien.laroche@sympatico.ca](mailto:maximilien.laroche@sympatico.ca)

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

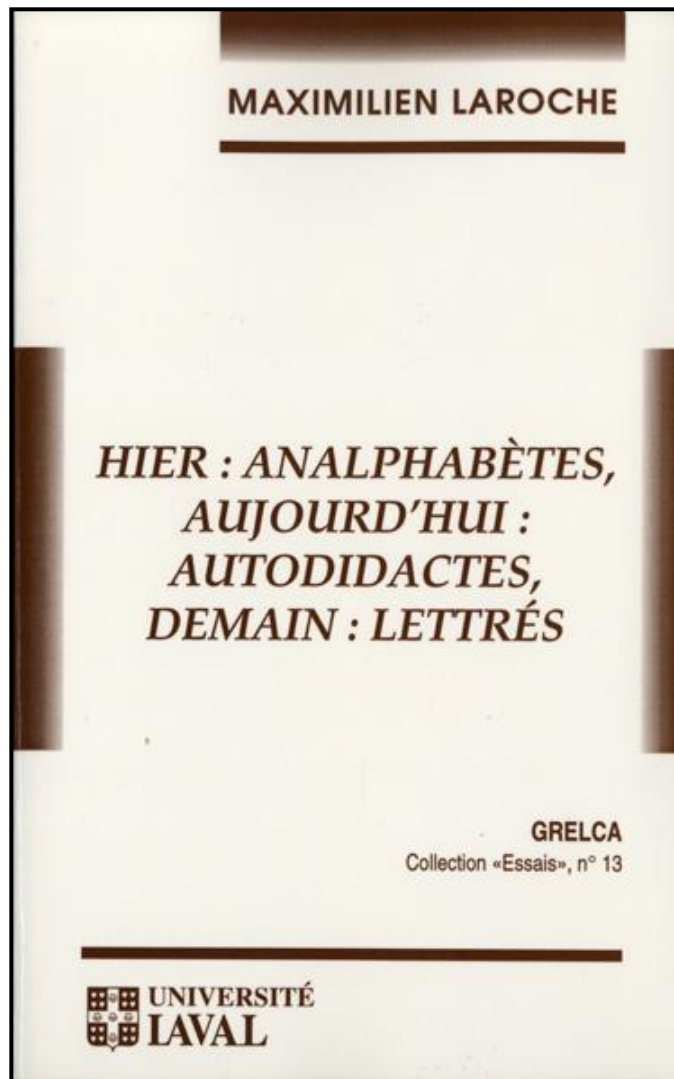
Édition numérique réalisée le 6 février 2019 à Chicoutimi, Québec.



## Maximilien LAROCHE

Professeur retraité de littérature haïtienne et antillaise à l'Université Laval de Québec.  
Docteur Honoris Causa de l'Université McMaster en Ontario.

### **Hier : analphabètes, aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.**



GRELCA (Groupe de recherche sur les littératures de la Caraïbe).  
Québec : département des littératures, Université Laval, 1996, 92 pp.  
Collection : Essais, no 13.

Merci aux universitaires bénévoles regroupés en association sous le nom de:

**Réseau des jeunes bénévoles des Classiques des sciences sociales en Haïti.**

Un organisme communautaire œuvrant à la diffusion en libre accès du patrimoine intellectuel haïtien, animé par *Rency Inson Michel* et *Anderson Layann Pierre*.



Page Facebook :

<https://www.facebook.com/Réseau-des-jeunes-bénévoles-des-Classiques-de-sc-soc-en-Haïti-990201527728211/?fref=ts>



Courriels :

Rency Inson Michel :

[rencyinson@gmail.com](mailto:rencyinson@gmail.com)

Anderson Laymann Pierre :

[andersonpierre59@gmail.com](mailto:andersonpierre59@gmail.com)

Ci-contre : la photo de Rency Inson MICHEL.

Un grand merci à [Ricarson DORCÉ](#), directeur de la collection “[Études haïtiennes](#)”, pour nous avoir prêté son exemplaire de ce livre afin que nous puissions en produire une édition numérique en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.



jean-marie tremblay, C.Q.,  
sociologue, fondateur  
Les Classiques des sciences sociales,  
6 février 2019.

Ce texte est diffusé *en partenariat* avec [\*l'Association science et bien commun\*](#), présidée par Madame Florence Piron, professeure à l'Université Laval, et [\*l'Université d'État d'Haïti\*](#).



Merci à l'Association d'avoir permis la diffusion de ce livre dans Les Classiques des sciences sociales, grâce à la création de la collection : “*Études haïtiennes*”.

Jean-Marie Tremblay, C.Q.,  
Sociologue, professeur associé, [UQAC](#)  
fondateur et p.-d.g, [Les Classiques des sciences sociales](#)  
6 février 2019.



**Hier : analphabètes,  
aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.**

## Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

*HIER : ANALPHABÈTES AUJOURD'HUI : AUTODIDACTES,  
DEMAIN : LETTRÉS*

*Ce volume réunit les textes des conférences prononcées au Cap-Haïtien, en mars 1996, dans le cadre des « Conférences du Faconodaps ».*

Professeur de littérature à l'université Laval, Maximilien Laroche a fait paraître, entre autres, *La Double Scène de la représentation* (1991), *Dialectique de l'américanisation* (1993) et *Sémiologie des apparences* (1994).

GRELCA

Collection « Essais », n° 13



**Note pour la version numérique :** La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[4]

Traitement de texte	Sylvie Drolet et Département des littératures
Graphisme	Stanley Péan
Impression	Les Ateliers graphiques Marc Veilleux Inc.
Édition	Groupe de recherche sur les littératures de la Caraïbe (GRELCA) Département des littératures Université Laval Sainte-Foy, Québec CANADA G1K7P4

Cet ouvrage a été réalisé grâce à l'appui du Département des littératures de l'Université Laval.

Copyright GRELCA 1996

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Dépôt légal, 2<sup>e</sup> trimestre 1996

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 2-9802405-5-9

[5]

Maximilien Laroche

HIER : ANALPHABÈTES,  
AUJOURD'HUI : AUTODIDACTES,  
DEMAIN : LETTRÉS

Collection « Essais », n° 13

GRELCA  
Université Laval

[6]

[91]

**Hier : analphabètes,  
aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.**

## Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Préface](#) [9]

Les conférences de FACONODAPS (Montréal - Cap-Haïtien) [11]

[Hier : analphabètes, aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.](#) [15]

[L'histoire et la littérature d'Haïti vues du Cap-Haïtien](#) [25]

[Gen tirè-kont men e papa-tirè-kont lan ?](#) [41]

[Si n-grangou, eske literati ka ba nou manje](#) [57]

[Haïti : ou comment arriver au postmodernisme sans passer par le  
modernisme](#) [63]

[Le taux de change interculturel](#) [77]

[Notes](#) [87]

Table des matières [91]

[Liste des publications du GRELCA](#) [93]

[7]

« Moi - Tu crois pouvoir dire la vérité sans  
choquer ?

Lui - Je ne dis jamais que deux et deux font  
trois et demi. »

(Extrait de *Dialogues imaginaires*)

[8]

[9]

**Hier : analphabètes,  
aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.**

## **PRÉFACE**

[Retour à la table des matières](#)

[10]

[11]

## LES CONFÉRENCES DE FACONODAPS (MONTRÉAL - CAP-HAÏTIEN)

LES CONFÉRENCES DE FACONODAPS MONTRÉAL/CAP-HAÏTIEN, une idée parmi mille et une qui mijotent tranquillement au sein du Conseil d'administration de la *Fondation Des Anciens et Anciennes Du Collège Notre-Dame Du Perpétuel Secours Du Cap-Haïtien* qui a été mise sur pied pour soutenir principalement la consolidation et le développement de l'éducation et de l'instruction dans ce Collège. Depuis un peu plus de dix ans maintenant, les conférences de Faconodaps constituent une activité reconnue et très attendue dans la communauté haïtienne de Montréal et de ses environs. En plus d'être une source de financement pour la Fondation, ces conférences représentent un véritable creuset où les femmes et les hommes d'origine haïtienne peuvent brasser certaines idées. Elles constituent un cénacle d'où l'on peut extraire la plus puissante synergie nécessaire à l'émergence d'un certain consensus autour de l'aide à fournir à la mère-patrie, *HAÏTI*.

Au cours de cette décennie, plusieurs grands conférenciers ont eu l'occasion d'entretenir le public de Faconodaps, tels : Vély Leroy, Claude Moise, Maximilien Laroche. Je me permets de mentionner leurs noms parce qu'ils l'ont fait en plusieurs fois ou comptent fermement récidiver à l'avenir. Ces conférences sont un succès et tout succès tend à dégager une valeur ajoutée, pour employer une expression bien à la mode et combien significative, quand on veut



insister sur les bénéfiques inattendus et sur les bienfaits inestimables d'une initiative.

[12]

*FACONODAPS a de la suite dans les idées.* Elle s'est posée la bonne question, cette simple question : « Cette formule de conférences marche à Montréal, pourquoi ne marcherait-elle pas au Cap-Haïtien ? Se la poser, cette question, c'est y répondre. La réponse a été spontanée mais sérieusement pensée.

Oui, *les conférences de Faconodaps* ont été inaugurées au Cap-Haïtien à partir d'octobre 1995 et à partir de Montréal et pour durer aussi longtemps que la Fondation restera en activité. La formule est pensée en mettant l'accent sur le privilège à accorder aux Haïtiens dans la sélection des participants à cette chaîne de conférenciers. Cette discrimination positive se justifie aisément quand on sait que :

- a) HAÏTI a dû se priver d'une grande partie de ses professionnels qu'il avait formés au prix d'énormes sacrifices, ceci au profit des pays d'accueil de la diaspora haïtienne ; ce pays a perdu sa force intellectuelle vive aussi largement que sa terre arable, l'érosion a été double et profonde ;
- b) pendant plus de trente ans déjà ces professionnels et intellectuels haïtiens ont mille fois refait le destin de leur pays dans des discussions interminables, le plus souvent autour d'une table bien garnie de mets succulents arrosés de bons vins et d'autres boissons assez fortes pour leur permettre d'oublier les plans d'action qui risqueraient de donner corps à leurs multiples réformes souvent potentiellement efficaces ; certains, plus entreprenants ont choisi de passer à l'action dans des organisations politiques avec plus ou moins de succès, d'autres moins aventureux, meurent aussi d'envie de trouver l'occasion d'être utiles à leur pays d'origine. Ils sont rongés par un sentiment de culpabilité, ils vieillissent et ont peur de mourir sans avoir réalisé leur vieux rêve, sans avoir payé leur dette de reconnaissance ;

[13]

- c) que le retour à la terre natale, après une longue absence doit se faire doucement, par de courts voyages successifs, par petites gorgées, aussi lentement que l'on savoure un bon verre de « Celé bridé de chez TI YOTTE ».

*Les conférences de Faconodaps au Cap-Haïtien*, c'est la formule idéale pour redonner la chance au Pays de retrouver ses fils perdus et à revoir, ses fils désemparés et à consoler. C'est la chance idéale qui est offerte à celui ou à celle qui veut servir son pays de façon directe, dans un cadre bien structuré, avec la garantie de succès. Ces conférences répondent à divers besoins exprimés par plusieurs représentants laïques ou religieux du milieu scolaire et de la santé au Cap-Haïtien. Laissons parler le révérend père Raynald Sémexant, directeur des études du Collège Notre-Dame du Perpétuel Secours, Collège bientôt centenaire, propriété de la congrégation des pères de Sainte-Croix. Dans sa dernière lettre et me parlant de la série de conférences prononcées par le professeur et grand ami Maximilien Laroche, il écrit ceci :

Ces causeries sont comme du sang neuf qu'on injecte dans les veines d'une jeunesse, que dis-je, d'une population exsangue. Mercier, tu ne peux imaginer que depuis 1986 il n'y a presque pas eu d'activités intellectuelles et culturelles au Cap-Haïtien. La réalité est dure, mais c'est bien cela. (Des générations) une génération a fait son cycle secondaire, sans suivre une conférence... J'ai reçu beaucoup de messages de félicitations et des souhaits de continuité. C'est en plus une bonne note pour le Collège Notre-Dame, principal hôte de ces conférences. Grâce à FACONODAPS et au Collège Notre-Dame un nouvel espace de réflexion vient d'être créé. Les gens, les jeunes en [14] particulier vont avoir de nouveaux sujets de conversation, de réflexion. On n'imaginera pas facilement tout le bienfait qu'apportent ces conférences. Nous attendons donc avec impatience et nous avons soif déjà du troisième conférencier, notre grand ami Gérard Tassy ».

Le conférences de Faconodaps au Cap-Haïtien est d'un canevas simple et pratique qui consiste en une série annuelle, en moyenne, de

six conférences prononcées par des professionnels ou des spécialistes dans des domaines tels que l'éducation, la santé, l'agriculture, l'économie, l'environnement ou tout autre domaine pouvant offrir un intérêt particulier pour le bien-être et le développement du peuple haïtien. Ce projet est conjointement financé par Faconodaps et la Fondation Crudem Inc. organisme non gouvernemental officiellement reconnu par l'Agence Canadienne de Développement International.

Je remercie mon grand ami Maxi de m'avoir demandé de faire une présentation du concept des « Conférences de Faconodaps au Cap-Haïtien en manière de préface à sa série de conférences. Et je cède la place au révérend père Sémexant pour introduire le conférencier : il écrit ce qui suit « Nous sommes presque à la fin de la tournée de Maximilien Laroche, le professeur émérite. C'est vraiment une semaine de charme ! Il sera au Collège Notre-Dame aujourd'hui pour des cours de littérature haïtienne. Ses conférences ont été très prisées, très bien accueillies dans le milieu, je me sentais fier de l'accompagner tantôt au Collège Notre-Dame, tantôt au Collège Regina Assumpta, tantôt à l'Alliance Française du Cap-Haïtien, et enfin à la Faculté de Droit. *Ses causeries sont comme du sang neuf qu'on injecte dans les veines d'une jeunesse... »*

Mercier Pierre-Louis

[15]

**Hier : analphabètes,  
aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.**

**1**

---

**HIER : ANALPHABÈTES,  
AUJOURD'HUI : AUTODIDACTES,  
DEMAIN : LETTRÉS <sup>1</sup>**

[Retour à la table des matières](#)

[16]

---

<sup>1</sup> Conférence prononcée au Collège Notre-Dame du Perpétuel Secours du Cap-Haïtien, le 8 mars 1996.

[17]

## HIER : ANALPHABÈTES, AUJOURD'HUI : AUTODIDACTES, DEMAIN : LETTRÉS

Vous avez la chance, vous qui représentez l'avenir, d'être les lettrés, par rapport à l'autodidacte que je suis et à l'analphabète qu'était mon père. Celui-ci collait dans un cahier des aphorismes qu'il découpait dans les journaux. Et c'est là que pour la première fois j'ai lu des maximes de La Rochefoucauld. Plus tard, leur lecture m'ayant sans doute incité à écrire, j'ai rédigé des textes que vous lirez, j'espère, et auquel vous pourrez faire subir le test de la réalité que vous aurez sous les yeux.

Cette lecture, cet examen plutôt, et même plus exactement cette comparaison vous permettra de faire un arbitrage, de décider du taux de vérité de mes propos, du degré de dévoilement ou de déguisement de la réalité. En somme votre libre arbitre vous permettra de faire le point et sur mes écrits et sur le réel qu'ils essayent de décrire. Vous aurez à faire un choix. Vous serez donc libres. Et ainsi pourrez-vous changer les choses. Ou mes écrits, pour d'autres que vous écrirez vous-mêmes, si vous les jugez les miens insatisfaisants. Ou la réalité, si, selon ce que j'en écris, vous la considérez insatisfaisante.

De toutes façons vous aurez une chance que n'avaient ni mon père ni moi. Celle de pouvoir comparer. En effet qu'est-ce que comparer sinon mettre à côté l'un de l'autre un comparant et un comparé ? Vous remarquerez la disposition syntaxique des mots. Le mot comparant précède celui de comparé. Un texte que j'écris, celui de tout écrivain haïtien, est pour vous un comparant, la lunette d'approche [18] grâce à laquelle vous lorgnez le réel par le bon bout : celui qui grossit, fait

mieux voir. En tout cas un regard proche du vôtre, une lunette familière qui devrait vous permettre de voir mieux. Au moins par l'aisance que vous permettra d'avoir cette lunette, quand vous l'utiliserez. Car à l'époque de mon père un tel instrument d'optique n'existait pas. Il lui fallait lui-même réunir les premiers objets à examiner. L'anthologie d'aphorismes qu'il organisait était un premier déblayage du champ de vision. L'analphabète est celui qui se trouve dans le noir, qui avance à tâtons, butant ici et là sur des objets hétéroclites qu'il ramasse ainsi au hasard, dans une sorte de désordre.

Mais au bout du compte il se trouve à avoir accumulé tout un trésor. Du moins il pourra le vérifier en faisant le tri de ce qu'il a collecté. Et c'est pourquoi l'autodidacte est celui qui succède à l'analphabète. Il s'attache moins à réunir les choses qu'à les étudier par lui-même. Ainsi, à les étudier, à considérer ce qui a été ramassé il apprend par lui-même à les analyser. Telle a été la succession des étapes qui ont mené du cahier d'aphorismes de mon père à la collection d'essais que j'ai écrits. Ceux-ci sont encore passablement disparates, ils se réunissent plus par leur succession que par leur organisation. L'idée qu'ils expriment est encore sous-jacente, implicite, affleurant ici et là, attendant de pouvoir s'épanouir en un discours.

Et c'est précisément là l'étape que m'a paru illustrer un fait qui, à l'époque, a passablement flatté ma vanité. Mon père venait de m'adresser le libellé d'une question posée aux examens du Baccalauréat et formulée d'après une opinion que j'exprimais dans un de mes textes. Je me suis dit : « Ça y est ! la deuxième étape est franchie. En avant pour la troisième ! » En effet les futurs bacheliers, et ils le deviendront précisément en confrontant leur pensée à la mienne, en testant et ma pensée et la leur, sous l'éclairage de la réalité, de la vérité, incarnées, non pas comme vous le croiriez par moi, mais par les correcteurs des examens. Eh [19] bien ! ces futurs bacheliers vont pouvoir exprimer une pensée libre puisque à mi-chemin entre la mienne, la leur et la réalité. Ils vont avoir la chance, à partir de ma pensée, de faire apparaître une nouvelle pensée. L'engrenage mis en branle par le recueil d'aphorismes de mon père, et qui avait commencé à tourner avec mes propres aphorismes, va pouvoir déboucher cette fois sur une véritable pensée, puisque médiation entre deux pensées sous l'éclairage de la réalité.

### *Bibliothèques et vieillards*

Sans être un vieillard je suis très certainement plus âgé que la majorité d'entre vous. Normalement, et selon la philosophie haïtienne, mon âge plus grand que le vôtre devrait faire peser sur mes propos une présomption de sagesse. Le proverbe ne dit-il pas : « Djól gran moun santi men pawól li pa santi » Je suis censé donc, en principe, dire des paroles qui sentent bon ou, si vous préférez, plutôt que de penser que je radote parce que je suis moins jeune que vous, vous devriez penser que je dis la vérité.

C'est la voie de la philosophie haïtienne, traditionnelle en tout cas. De la philosophie africaine aussi dont la nôtre est le rejeton. Bien sûr un vieillard est sage mais est-il un savant, au sens encyclopédique de celui qui sait tout ? Non seulement il dirait alors des choses sensées mais il les dirait en tout, partout et toujours ? La question est délicate, je m'abstiendrai d'essayer de la trancher. Mais on sait combien chez nous sont prisés les « nèg fó » qui sont des « save ». Mais ces derniers peuvent n'être que des « Jako rèpèt ». Je profiterai donc de cette interrogation sur la science des aînés pour réfléchir avec vous sur une image lancée par un écrivain africain, Hampaté Ba. Un vieillard qui meurt, disait-il, est une bibliothèque qui brûle. Cette image a été souvent commentée. À mon avis, il ne faut pas entendre par là que les vieillards sont des savants mais qu'ils sont des dépositaires de la science commune. Au fond, dans cette perspective d'évolution que j'évoquais tantôt et qui me faisait voir des étapes dans le cahier de mon [20] père, dans les livres que j'ai écrits et dans les feuilles d'examen du baccalauréat, les vieillards, les individus les plus âgés dans un groupe, sont les dépositaires de la science commune, les lieux, édifices, bâtiments où sont stockées les connaissances. Cela ne veut nullement dire que chaque vieillard a stocké, à lui seul, toutes les connaissances. Pas plus que chaque bibliothèque ne contient forcément tout le savoir du monde. Un vieillard égale une bibliothèque comme un édifice particulier, la Bibliothèque du Congrès états-unien, la Bibliothèque nationale de Paris ou de Port-au-Prince est un lieu où se trouve déposée la connaissance d'une collectivité. À cet

égard on pourrait dire : tel vieillard, telle société. Dis-moi comment tu traites tes vieillards et je te dirai quelle est ton attitude à l'égard de la connaissance. Ce n'est pas la quantité de soins prodigués à un vieillard qui importe mais leur qualité.

Au fond, pour délaissier le pays fleuri des images et arriver au terre-à-terre de la vie quotidienne, il importe de moins savoir où se loge la connaissance que de s'inquiéter d'avoir vis-à-vis d'elle l'attitude qui convient.

### *Les visages de la dialectique*

On pourrait aisément, et en termes très scolaires, ramener les trois étapes dont j'ai parlé à propos des générations successives que je vois en mon père, en moi et en vous, à l'opération que vous faites quand vous devez préparer un travail écrit.

Documentation, organisation, interprétation. Vous n'écrivez pas de texte sans avoir au préalable procédé à une collecte de l'information appropriée. C'est l'étape de la documentation où vous allez à tâtons, à l'aveuglette. Vous êtes dans la situation de l'analphabète car la chance, le hasard, l'imprévu jouent un grand rôle, à cette étape. Puis vous traitez l'information, c'est-à-dire que vous triez, classez les documents réunis. C'est l'étape de [21] l'organisation. Les idées prennent forme ; des conclusions s'ébauchent. Vous êtes dans la situation de l'autodidacte qui sait ce qu'il veut apprendre, qui ne cherche pas toujours de façon méthodique. Mais la méthode surgit lentement, de la volonté même d'organiser la masse des documents rassemblés. De la volonté rencontrant des pistes, reconnaissant des liens. Et bien sûr l'interprétation apparaîtra quand s'opérera cette médiation entre faits, méthode et réalité concrète. Car les faits recueillis dans des documents sont fossilisés, stérilisés, figés. Ma subjectivité est oscillante, flottante, soumise aux aléas de mes humeurs, de mes passions, et la réalité, elle, est circonstancielle, évolutive, en constant devenir. Les documents, c'est le passé. Je suis le présent qui en les considérant doit tenir compte du futur. Voilà la médiation à faire.

Cette dialectique que viens de décrire pourrait être tenue pour le paradigme de toute quête, de toute action, de la vie elle-même qui est



notre quête première et l'action par excellence. Nous sommes tous familiers avec la triade : thèse, antithèse et synthèse qui repose sur la contradiction et dont on a pu donner différentes versions. Les plus récentes étant après l'hégélienne, la marxiste, la maoïste et la kontradilsyon marasa dont Michel-Rolph Trouillot nous a donné un exemple dans *Ti difé boule sou istwa Ayiti*. À côté de cette dialectique des contraires on peut placer la représentation que nous donne le réalisme magique ou merveilleux d'une juxtaposition des contraires qui ne s'annulent pas mais s'additionnent. En effet quand on relit la théorie du réalisme merveilleux de Jacques Stéphen Alexis on peut se demander si cette théorie, en plus d'être « a way out of negritude » n'était pas aussi une porte de sortie du réalisme socialiste. Car elle affiche une juxtaposition paradoxale d'orthodoxie idéologique et d'inorthodoxie esthétique.

Mais il n'y a pas que la dialectique occidentale. Il y a aussi des dialectiques orientales, dont la chinoise, qui est la plus connue. Conjonction, complémentarité et non pas opposition du Yin et du Yang. J'ai été fort étonné un jour de [22] lire à propos de l'acupuncture que cette forme de traitement ne vise pas tant à régler les problèmes de santé en éradiquant les sources du mal par amputation, comme le fait la médecine occidentale mais en rétablissant un équilibre perdu. Là où l'Occident procède par substitution, la médecine traditionnelle de la Chine vise à rétablir un équilibre, à faire retrouver au corps un juste milieu dont il s'était éloigné. Ce n'est pas sans raison que la Chine se dénomme elle-même le pays du milieu, Zhongquo. C'est que toute sa philosophie repose sur cette dialectique du Yin et du Yang.

Celle-ci semble, dans une perspective de débordement à l'horizontale orientée vers le rétablissement d'un équilibre spatial alors que la dialectique occidentale se présente plutôt comme une progression dans le temps, un mouvement vers le devenir. Il y aurait cent et une façons de d'essayer de démontrer cette différence des deux dialectiques. Mais mon intention en soulignant les différences de la manière occidentale et de l'orientale est d'amener à situer la dialectique haïtienne d'origine africaine dans sa spécificité propre.

Thèse, antithèse, synthèse, en Occident. Yin et Yang, en Chine. Marassa 1, Marassa 2, Dossou : en Afrique et en Haïti. Il y a toujours trois étapes. Cela ne semble pas évident dans le cas chinois. Pourtant si on nous dit que Yin et Yang se mélangent, où donc le font-ils ?

Dans un réceptacle forcément et qui peut être notamment le corps humain. C'est dans ce réceptacle où les forces se mélangent, comme une eau trouble, que l'acupuncture vient rétablir l'équilibre et le calme.

En Afrique et en Haïti, la dialectique des jumeaux met l'accent sur la verticalité et même sur le pivot autour duquel tourne la roue de l'action. Et par là même sur l'assise, l'implantation de ce pivot. Ce n'est pas pour rien que l'élément central du péristyle est le *poto-mitan* et que le mot [23] *poto* prend une signification si grande dans la langue créole : *poto*, *poto-mitan*, *potorik*, *pote-kole*... Les jumeaux, les *marassa*, ne sont pas seulement des unités doubles dans l'espace : les deux enfants nés en même temps mais unités doubles aussi dans le temps : les deux jumeaux et le *besson* ou *cadet* qui les suit : le *dossou* ou la *dossa*. La perspective ici n'est ni uniquement spatiale ni exclusivement horizontale ou verticale. Elle est plutôt giratoire. Le *poto-mitan* est comme pour le *mat de cocagne*, le « *mat suiffé* », comme pour le *mat du « trésseruban »*, le pivot autour duquel on tourne. La vie est une ronde.

Vague de la mer grignotant sans cesse le rivage ; clapotis d'un lac dont les eaux calmes se rident à peine au souffle du vent ; tourbillon giratoire de l'eau qui s'enfonce dans un entonnoir ou qui jaillit dans le geyser, on a là diverses figures de la dialectique. Ces figures que je saisis dans l'eau assautante, dormante ou tourbillonnante, on pourrait leur trouver d'autres incarnations dans d'autres éléments, d'autres domaines, d'autres objets. Diverses significations aussi pour une même figure. Le *poto-mitan*, c'est le pivot autour duquel tout tourne mais c'est aussi le ressort qui fait rebondir sur place. C'est le support de l'emblème, signe de l'identité qui flotte là-haut, c'est le *mat* que l'on grimpe comme on escalade une montagne. C'est surtout la voie de la métamorphose : autant celle de l'élévation que de l'approfondissement du sens des choses. Le *Iwa* qui descend dans la tête du serviteur comme celui qui chevauche sa monture sont des incarnations de cette figure du pivot, du *poto*. Celui-ci est le trait d'union entre la terre et le ciel, entre la vie et l'autre vie, une sorte d'échelle de Jacob.

Quel rapport me demanderez-vous entre pivot, vieillard, bibliothèque et science ? Celui de la métamorphose, vous répondrai-je, dont le *poto-mitan* symbolise paradoxalement la dynamique. La sagesse à l'haïtienne ou à l'africaine n'est pas compréhension statique du monde, cette science dont on prétend faussement qu'elle n'a pour

objet que la connaissance pure. Elle est dans l'acceptation, la recherche et l'accomplissement de la métamorphose, du changement, [24] de la transformation. Transformation du monde certes, et tout d'abord du monde le plus proche de nous, celui qui nous entoure et souvent nous oppresse. Mais aussi transformation de nous-mêmes.

Car le monde change sans cesse, et nous en même temps, de sorte que c'est cette pensée inscrite dans la salle de classe de ce collègue, au temps de ma jeunesse, qui me le répète : « Quota hora sit petis ? Dum petis, ipsa fugit » Ce que je traduirais librement, très librement, par : « Inutile de te lamenter sur le passé. Prépare l'avenir. »

[25]

**Hier : analphabètes,  
aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.**

**2**

---

**L'HISTOIRE ET  
LA LITTÉRATURE D'HAÏTI  
VUES DU CAP-HAÏTIEN <sup>2</sup>**

[Retour à la table des matières](#)

[26]

---

<sup>2</sup> Conférence prononcée à l'Alliance Française du Cap-Haïtien, le 8 mars 1996  
et à l'École libre de Droit du Cap-Haïtien, le 12 mars 1996.

[27]

## L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE D'HAÏTI VUES DU CAP-HAÏTIEN

Pourquoi pas ? Après tout elles ont toujours été vues de Port-au-Prince jusqu'à présent. Sans qu'on ait trouvé à redire. Et cela sans parler du reste du monde qui, lui, ne se fait aucun complexe de regarder le Cap-Haïtien, et même Haïti tout entière, de son point de vue bien particulier.

Mais rassurez-vous ! Je ne veux pas vous faire plaisir en faisant assaut de chauvinisme, de provincialisme, de nordisme ou de christophisme. Simplement vous décrire ce qui, je crois, est en pratique la règle, à savoir que l'on voit les choses, et donc que l'on en parle et qu'on écrit sur elles, à partir de sa vision initiale, celle qui dès l'enfance nous a définitivement marqués. Marqués sans doute pas absolument. Car au cours des années on corrige, rectifie, ajuste, redresse, réoriente sa façon de voir, de penser et de parler. Mais en comparant. En se référant surtout à des impressions de départ qui, en cours de route, nous placent dans la nécessité de les confirmer, rejeter ou réinterpréter.

### *Christophisme*

J'avais promis, en commençant, de ne pas en faire. Mais faisons-en un peu tout de même. Juste un peu ! Un tout petit petit peu. On ne se débarrasse pas si vite de ses vieilles (et bonnes ?) habitudes. En médecine, certaines maladies, on le sait, si dans notre cas c'en est une ? ne se traitent bien que par homéopathie. Et ici, au Cap, une petite injection d'esprit christophien, ne serait-ce qu'à des fins vaccinatoires, peut être une médication appropriée.

[28]

En avril 1973, Aimé Césaire arrive en visite officielle dans la ville de Québec. Il doit venir à l'Université Laval. Il faut l'accueillir. On projette de consacrer un numéro de la revue de notre département de Littératures à son œuvre. Je suis donc conscrit. Que vais-je écrire ? L'œuvre de Césaire est archi-connue, archi-expliquée, commentée et célébrée. Je décide de parler de *La tragédie du roi Christophe*, une pièce du grand écrivain martiniquais qui me touche tout particulièrement, vous comprenez aisément pourquoi. Et je commence mon texte ainsi : « Pour avoir grandi à l'ombre de cette citadelle Laferrière dont l'image plane sur la pièce de Césaire, je puis me demander quelle lecture un capois peut faire de *La Tragédie du roi Christophe* ou, plus modestement, m'effaçant derrière plus grand que moi, comment considérer *La Tragédie du roi Christophe* du point de vue de l'Histoire d'Haïti. »

Je ne vais pas vous redire ce que j'ai écrit alors. J'espère que votre curiosité sera suffisamment piquée pour vous porter à lire ce texte que j'écrivais voilà 23 ans. Mais je vais vous résumer ce que je voulais dire et que j'ai vraisemblablement continué à redire par la suite.

Pour moi, Christophe, c'est le roi Christophe. Ce personnage, dans mon esprit, est lié à sa fonction, c'est-à-dire la dernière qu'il ait occupée. Ainsi, j'ai été fort étonné de voir une collègue interpréter la pièce de Césaire, en parlant de Christophe cuisinier. Peut-on considérer le personnage historique d'Henri Christophe à partir de la profession d'hôtelier ou de cuisinier qu'il aurait exercée au début de sa carrière ? Ou encore à partir de sa naissance dans l'île de Grenade ? Quelle est la vérité de Christophe : celle du commerçant, du militaire ou du politique ? Je dis vérité et non pas réalité, même si les deux termes, à défaut d'être synonymes, sont bien souvent tenus pour équivalents. Mais cela fait voir tout de suite de quoi il s'agit. De vérité, et non plus de réalité. Et pour qui ? Par qui, surtout ? Quelle est cette vérité puisque la réalité n'est plus. Est à peine traces.

[29]

Surtout souvenirs. Peut-être même davantage rêves qu'autre chose.

La vérité de Christophe, elle est désormais mienne, nôtre : tout autant celle de l'auteur de l'étude parlant de lui comme du cuisinier

qu'il a été, à un moment donné, que celle du roi qu'il a été aussi, plus tard et qu'il demeure pour moi. Peut-être que le 8 octobre 1820, à 9 heures du soir, la personne physique et morale, ci-devant connue sous les nom et prénom de Christophe, Henri , était tout à la fois ceci et cela, après avoir été tantôt ceci tantôt cela. Aujourd'hui que cette personne n'est plus et qu'il n'y a plus que moi seul face à des traces, face à mon souvenir, à mes rêves, j'ai le choix de sa vérité qui est en même temps la mienne.

Christophe, tout autant que Toussaint, que Dessalines, que Pétion, a été mon père, hier, alors que je n'étais pas né. Aujourd'hui qu'ils sont morts, ils sont désormais mes fils. Je les fais renaître de leurs cendres. (Le roi Christophe aurait sûrement approuvé que je fasse ainsi mienne sa devise !)

De Pétion aussi, je peux disposer comme des autres. En fonction de l'histoire actuelle. Il a été, par Boyer, l'artisan de l'échec du rêve christophien. Mais il a été avec Bolivar le précurseur du rêve latino-américain dont on a pu voir une manifestation, en 1991, dans le comportement du président Carlos Perez Andres à l'égard du président Jean-Bertrand Aristide.

Un exemple inattendu, dans sa forme en tout cas, de ce rêve latino-américain m'a même été donné en 1982. Je venais d'arriver au Brésil, au moment où commençait ce qu'on a appelé la guerre des Malouines. Tous les journaux brésiliens en parlaient naturellement. La grande question était de savoir si les Argentins allaient avoir le dessus sur les Britanniques. Non seulement ces derniers n'étaient nullement des adversaires à sous-estimer mais ils semblaient [30] en plus assurés de l'appui des États-Unis, qui cette fois étaient peu soucieux d'invoquer la doctrine de Monroe. Or la surprise pour moi fut de voir en quels termes le problème était posé dans un grand quotidien de Rio de Janeiro. « Apos o Haiti, as Malvinas ? » titrait le journal *O Globo*. En effet, y disait-on, la seule fois où un pays d'Amérique latine avait vaincu militairement la Grande-Bretagne, ce fut en 1798, quand les troupes de Toussaint Louverture, dont une image ornait l'article, eurent raison de celles du général Maitland. Alors, après Haïti, était-ce au tour de l'Argentine de vaincre l'Angleterre ? Les Argentins allaient-ils rééditer l'exploit de Toussaint ? se demandaient les Brésiliens. On connaît la suite de cette histoire. Pour moi ce fut à la fois une surprise et un plaisir de découvrir qu'il existait un inconscient collectif de

dimension continentale puisque l'on se souvenait de l'exemple haïtien et, au moment opportun, on s'en rappelait pour s'encourager.

L'aspect le plus intéressant de cette référence à Haïti, cependant, ce fut de constater que les Latino-américains avaient en somme le même problème que les Haïtiens. Pour le général argentin commandant aux Malouines, il s'agissait de savoir comment réenfanter en lui Toussaint Louverture, comment le faire renaître de ses cendres. Tout comme les Haïtiens qui doivent apprendre à devenir les pères de leurs pères. En effet, contrairement à ce que semble laisser croire le poème de Morisseau-Leroy, *Papa Desalin mèsì*, nous n'avons pas seulement à dire : Papa Desalin, il nous faut désormais, en plus, nous placer dans la posture de dire : Desalin, Kristof, Petyon, Touden pitit mwen !

Il y a donc un christophisme, pétionisme, dessalinisme, une percée louverturienne, renouvelables, réinterprétables et réadaptables. Et bien moins que d'une possibilité il s'agit là d'une nécessité. En tout cas c'est ce qui m'a porté à faire une comparaison entre un poème, le *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire et la bataille de Vertières.

[31]

Comme tout écolier capois, j'ai été habitué, le 18 novembre, à me rendre à pied à Vertières pour y commémorer la bataille finale de la guerre de l'indépendance. Est-ce pour cela que dans mon esprit Vertières équivaut à Dien Bien Phu, pour prendre un exemple tiers-mondiste. Car j'aurais pu parler aussi de Waterloo, mais je me placerais dans une perspective premier-mondiste, même en essayant de regarder l'Histoire de l'œil d'un adversaire de Napoléon. Vous connaissez l'anecdote rapportant comment un Français visitant Londres s'étonnait de voir les Anglais célébrer tant de défaites : Trafalgar, Waterloo... Ce qu'il oubliait, c'est que ces défaites françaises étaient des victoires anglaises. Vertières n'est donc pas célébrée comme il convient dans les livres d'histoire universelle parce qu'on ne la montre pas comme une première victoire du Tiers-monde, parallèle, au moins, à Waterloo qui n'a été qu'une victoire d'un camp du Premier-Monde sur l'autre. Victoire de Capois-la-Mort préfaçant le fait d'armes du général Vô Nguyen Giap, Vertières n'est pas montrée comme il convient dans les livres d'histoire, parce que tout simplement l'histoire n'est pas vue à partir du Cap-Haïtien ou du Tiers-Monde mais de Paris, Washington ou Londres.



Convaincu de cela, j'allais présenter à un public guadeloupéen ma comparaison de Vertières et du poème de Césaire. Or quelle ne fut pas ma surprise de constater qu'avant même de pouvoir ainsi établir ce parallèle, fallait-il que le public fût au courant de ce qui s'était passé à Vertières. Or ce n'était pas le cas. Je me mis à craindre que non seulement ma comparaison ne parût pas convaincante mais que certaines thèses risquées que je voulais en déduire parussent encore plus risquées. Comme par exemple de proposer de voir dans le cowboy, ou tout au moins dans sa stratégie, un modèle de comportement américain. L'homme américain, qu'il soit états-unien, haïtien, argentin, cubain, brésilien, etc., de fait comme d'intention, est un cowboy. Il doit tirer plus vite que l'Européen qu'il affronte. C'est ce que Dessalines et les Haïtiens ont fait le 18 novembre 1803. [32] Et ce modèle d'affrontement armé, Aimé Césaire, a su le reproduire dans le champ littéraire. Voilà pourquoi, selon moi, le *Cahier d'un retour au pays natal* reproduit l'exemple donné à Vertières. Pour cette raison aussi, on peut affirmer que Césaire réenfante Capois-la Mort, le fait renaître de ses cendres, peut lui dire : « Capois-la-Mort, pitit mwen ! ».

Je vous laisse le soin d'évaluer la démonstration que j'ai faite de cette thèse dans mon texte, que je vous invite, cette fois encore, à lire. Je résumerai mon propos en disant que j'ai voulu faire voir que l'invention du néologisme négritude est comme la balle dont le tireur Césaire a atteint ses adversaires colonialistes avant même que ceux-ci n'aient eu le temps de dégainer, c'est-à-dire de chercher de nouveaux arguments.

La compatriote qui m'a présenté, au moment où je devais faire ce parallèle, s'étonnait du titre et de l'objet possible des propos que j'allais tenir. Mais sans doute comparer un poème martiniquais à un fait d'armes haïtien ne pouvait être que le fait d'un Capois habitué dès sa plus tendre jeunesse à faire le pèlerinage au site de Vertières et de ce fait porté tout naturellement à regarder l'Histoire d'Haïti à partir du Cap-Haïtien.

J'ai souvent discuté avec un ami historien. Pour lui, le plus haut fait d'armes de la guerre de l'indépendance n'est pas Vertières mais la Crête-à-Pierrot. J'avoue que chaque fois que je suis sur le point de succomber à ses arguments purement militaires, je ne puis

m'empêcher de comparer les deux discours qui pourraient résumer ces deux événements tels que Dorsainvil nous les rapporte :

« Capois part avec sa 9<sup>e</sup> demi brigade. Fauchée par la mitraille, elle hésite ; mais, à la voix de son chef, elle resserre ses lignes et bondit en avant. Capois, à cheval, l'entraîne avec sa fougue [33] ordinaire quand un boulet lui enlève son chapeau : « En avant ! en avant ! » crie-t-il quand même. Un second boulet renverse son cheval. L'intrépide Capois, prestement relevé, brandit son sabre et aux cris répétés de « En avant ! en avant » s'élance une fois de plus, à la tête de ses hommes ».

Je relis ou je me remémore la description du siège de la Crête-à-Pierrot et je réécoute Dessalines déclarant : « Je vous fais tous sauter si les Français pénètrent dans ce fort ! ». Et je me dis : « D'accord ! La Crête-à-Pierrot , ce fut formidable. Mais tout de même ces : « En avant ! » répétés, et accompagnant une action mouvementée, c'est autrement plus dramatique, plus spectaculaire surtout. S'il fallait tirer un film d'un de ces deux événements, Vertières l'emporterait haut la main. C'est pourquoi en attendant d'autres arguments plus convaincants, je continue d'accorder la palme à Vertières.

### *Histoire et Poésie*

De manière délibérée, je vous ai cité, et à travers le texte d'un même narrateur, les propos célèbres de Dessalines et de Capois-la-Mort. Notez, dans le cas de Dessalines surtout, qu'il est douteux qu'il ait prononcé tels quels les mots que nous rapporte Dorsainvil. Passe encore pour les : « En avant ! » répétés de Capois-la-Mort. Mais de nombreux historiens, dont Descourtilz, quand ils nous rapportent des paroles authentiques du libérateur d'Haïti, ne nous reproduisent que des propos en créole. Ou alors ils les passent sous silence, comme c'est le cas pour le discours qu'il a tenu le 1<sup>er</sup> janvier 1804. De sorte qu'il y a, du point de vue rhétorique, une force de conviction plus grande dans la citation des mots prononcés le 18 novembre. Par ailleurs si j'avais voulu souligner, en plus du côté rhétorique, des aspects rythmiques, dynamiques et ludiques des deux récits de

Dorsainvil, j'aurais pu, outre les répétitions, montrer que l'alliance du mouvement et des paroles, la présence de sons [34] authentiques ou traduits et même pour un habitant du Cap, l'identification euphonique avec le nom de Capois-la-Mort comptent pour beaucoup dans la réception du discours de l'histoire, pour ne pas dire du texte d'un historien.

L'histoire, c'est avant tout les mots par lesquels un historien nous rapporte les faits accomplis et les paroles prononcés par ceux qui agissaient. Il y a donc un côté oral de l'histoire qui devrait, par exemple, nous inciter à examiner plus objectivement notre pratique de l'apprentissage " par coeur". Et c'est cette dimension poétique de l'histoire que Pradel Pompilus reconnaissait quand il avouait que dans le livre de Michel-Rolph Trouillot, *Ti difè boulé sou istoua Ayiti*, le passage qui l'avait fait le plus vibrer était celui qui faisait la relation de l'entrée de Dessalines à Jacmel, après le long siège subi par cette ville au cours de la guerre du Sud.

Cette poésie de l'histoire est statique à la Crête-à-Pierrot où l'on n'a qu'une seule réplique prononcée dans le cadre d'une mise en scène plutôt contestable (Dessalines tient une torche allumée au-dessus d'un baril de poudre. Ce qui est passablement imprudent !). Par contre quel déploiement théâtral, cinématographique même, à Vertières ! D'abord plusieurs répliques : des « En avant ! » répétés à différentes reprises. Ensuite du mouvement : on tombe, on se relève. Et puis des costumes, des figurants en grand nombre, un décor grandiose, des effets spéciaux, réels ou simulés, à volonté (tonnerre des canons puis après de l'orage ; coups de feu et éclairs ; fumée, sang et bruits de toutes sortes, naturels, artificiels ou humains. En somme, un son et lumière grandiose. Et pourtant on ne jouait pas. Cette action n'était pas du théâtre mais une histoire qui engageait le sort de toute l'humanité puisque là se conquéraient véritablement les Droits de l'Homme qui n'avaient été proclamés que pour la forme et pour quelques-uns seulement à Paris.

[35]

Cette action réelle comprend en plus du suspense puisque la bataille s'arrête puis reprend, et se termine même sur une note d'incertitude puisqu'il faudra négocier le départ de Rochambeau, que les bateaux anglais attendent au Picolet. Péripétie, suspense,

dénouement suspendu. La Nature elle-même se met de la partie en faisant tomber une pluie diluvienne qui disperse tout le monde, et inondant la puissance de feu des deux camps, les renvoie dos à dos, vaincus et vainqueurs vaincus par une force supérieure. Ainsi la victoire même prend finalement une forme paradoxale.

Le plus imaginaire des réalisateurs hollywoodiens, ou le plus riche, n'aurait pu inventer et combiner tant d'effets visuels, sonores, dramatiques, épiques et poétiques ayant autant de sens pour le spectateur haïtien. Car la férocité des combats est traversée de moments d'émotions, avec la touche sentimentale que provoque la pause où un hommage est rendu « au général qui vient de se couvrir de tant de gloire ». À cette occasion, ce sont les thèmes épiques de l'honneur chevaleresque qui apparaissent. Et ainsi, en plein combat, justice est rendue, sur le plan symbolique, à la noblesse de la cause défendue par les « sublimes va-nu-pieds ». Serguei Bondartchourk a fait un « *Waterloo* ». A fortiori, un réalisateur peut faire un « *Vertières* » qui aurait du sens non seulement pour l'Haïtien, le colonisé, l'Homme du Tiers-Monde, mais pour tout homme bien né, celui à qui rien d'humain ne saurait être étranger. Et c'est sans doute la raison qui poussait Serguei Eisenstein à rêver de porter à l'écran l'histoire de Dessalines et de la guerre de l'indépendance haïtienne.

L'Histoire et la Littérature, dans l'œil du Capois regardant autour de lui : Vertières, Bréda, le Bois-Caïman se combinent aisément, se marient sans difficulté alors même qu'il ne voit, comme à Bréda, qu'une clôture enfermant une propriété nue, ou qu'il n'a à contempler que des ruines, comme à Sans-Souci, ou même qu'un ensemble artificiel de statues alignées le long de la route nationale, [36] comme à Vertières. Mais avec des mots on peut tout reconstituer. Car, d'une part, les mots s'appuient sur les souvenirs et de l'autre sur les rêves. Sur les rêves, sur l'espérance, sur la foi.

« Bondye bon ! Agaou di : Si Dye vie ! N'ap débat ! N'ap goumen ! Kenbe pa lage !.. » Dans le langage quotidien des Haïtiens, les locutions ne manquent pas pour traduire l'effort, la peine, et la misère ; voire même la lutte et donc l'espoir malgré tout. À la base de cet espoir, il y a une foi, dont je voudrais donner un exemple tout à fait littéraire, dans l'épisode de l'exécution de Makandal, telle qu'Alejo Carpentier nous en fait la relation dans son roman, *Le royaume de ce monde*.

Les autorités coloniales, nous raconte Carpentier, avaient fini par capturer le dangereux marron qui semait la terreur parmi les planteurs. Ceux-ci mouraient, mystérieusement empoisonnés, et on attribuait leur décès au redoutable manchot. Capturé, il avait été condamné à être brûlé vif sur la place publique du Cap et le public était venu nombreux assister à son exécution. Les uns pour assouvir leur désir de vengeance et retrouver leur quiétude d'esprit, les autres dans l'espoir de voir se vérifier l'accomplissement d'une prédiction du fameux marron. Celui-ci avait en effet déclaré que même si on le capturait, il parviendrait au dernier moment à s'échapper en se changeant, au besoin en mouche. Étant donné les pouvoirs magiques qu'on attribuait au condamné plus d'un était persuadé qu'il allait mettre sa promesse à exécution.

Voilà donc tout le monde rassemblé pour assister, qui à l'exécution, qui à l'évasion du condamné. Toutes les précautions sont prises. Makandal est amené et placé sur le bûcher. Bien ligoté, il n'a apparemment aucune chance de s'échapper. On allume le feu. Les flammes crépitent, la fumée s'élève. Mais voilà que le supplicié, dans un ultime effort, se met à bouger, à vouloir se défaire de ses liens. [37] Tumulte, brouhaha, flammes, fumée, désordre. Quand l'ordre est rétabli : plus de Makandal !

Est-il mort ? Est-il vivant ? S'est-il échappé ou son corps a-t-il été calciné et ses cendres se sont mêlées à celles des bûches qui brûlent encore ? Les colons repartent satisfaits d'avoir éliminé un dangereux adversaire et les esclaves, au contraire, s'en vont en riant de leurs maîtres, convaincus que Makandal s'est bel et bien échappé, comme il l'avait promis. Mauvaise foi évidente des esclaves, dirait un observateur censément objectif mais de fait plutôt aligné sur les positions des colons. Qui l'a vu descendre du bûcher ? Peut-on nous le remontrer vivant ?

Mais où sont ses restes ? rétorqueraient les esclaves et celui qui se rangerait plutôt de leur côté. Que s'est-il passé quand il a déclenché par ses efforts le mouvement de panique pendant lequel tout s'est brouillé. Et puis pouvez-vous prouver hors de tout doute qu'il est bel et bien mort ? Et s'il était vivant ? On le saura de toutes façons bientôt. Il n'est que d'attendre pour voir ce qui va se passer.

On s'en rend compte, le débat pourrait se poursuivre indéfiniment. Dès lors qu'il y a un doute raisonnable ou même une impossibilité de prouver quelque chose de façon irréfutable, la porte s'entrebâille et l'espoir s'infiltré. Pour ceux qui attendent une évasion, une métamorphose, une libération, pour ceux qui espèrent la chute de l'ordre en place. Cette porte entrebâillée, cette fente dans le mur de la réalité et de la vérité, c'est là que loge la foi.

Les colons pourront bien penser, comme nous le fait comprendre Carpentier, que les esclaves sont de mauvaise foi. Mais ceux-ci pourraient leur retourner le même argument. Disons que de part et d'autre, ils sont de foi contraire. Face à une réalité ambiguë, les uns sont positivistes, déterministes et objectifs. Si l'on ne peut prouver que quelqu'un s'est échappé, il est mort. Les autres sont naïfs, mystiques et crédules, dira-t-on. Mais ils [38] rétorqueront que si l'on ne peut prouver que quelqu'un est mort, il faut au moins admettre qu'il peut être vivant. Ils sont anti-positivistes et s'ils croient à un miracle, c'est à celui de la vie alors que leurs vis-à-vis n'ont que la certitude de la mort.

Au fond, il y a ceux qui croient que le système qu'ils ont mis en place va durer éternellement. Et il y a ceux qui pensent que si l'on peut trouver la faille de ce système on peut le changer. Perfection, perfection es-tu de ce monde ? Imperfection, imperfection, tu es notre chance de voir le monde changer. Croyance et scepticisme peuvent être les formes opposées de l'espoir de voir l'injustice durer toujours ou la justice s'établir un jour. Et comme on peut le voir, dans le cas des esclaves riant sous cape de la certitude des colons d'avoir tué Makandal, la foi peut s'accompagner d'humour. Il s'agit alors d'une double distance que prend celui qui ne veut être dupe ni de l'autre ni de lui-même. Et c'est peut-être le meilleur signe de la bonne foi. Car la mauvaise foi, est-ce un effet de la mauvaise conscience, est souvent, le plus souvent même, sans humour, en tout cas peu portée à rire de soi-même. Les bourreaux sont drôles, à l'égard d'autrui mais guère à l'égard d'eux-mêmes. Ne croyant à rien d'autre qu'à eux-mêmes, ils sont bien obligés de se prendre au sérieux.

J'ai parlé de foi afin d'opposer la mauvaise et la bonne foi qui ne sont que des fois contraires ou opposées pour signaler l'importance du règne dans la conscience d'une conviction, autrement dit d'un regard. Celui que quelqu'un jette sur le monde et qui s'enracine toujours dans

un lieu, celui d'où il vient, d'où il tire ses souvenirs et ses rêves. Ce lieu qui est celui à partir duquel se fait la focalisation des yeux du coeur autant que de ceux du corps.

Tout compte fait, j'ai donné pour titre à ces propos : l'Histoire et la Littérature d'Haïti vues du Cap-Haïtien, mais [39] je m'aperçois que j'aurais pu tout simplement dire : le Monde vu du Cap-Haïtien.

### *Post-dictum*

Je venais à peine de finir de rédiger ce texte quand m'étant rendu chez mon disquaire pour m'informer des nouveautés, il m'a montré le dernier Larose. Qu'ai-je vu sur la liste des titres de chansons ? : « Vision mondiale ». Comme quoi les artistes sont les premiers à nous donner l'exemple de la nécessité de ne point découper la réalité et la vie en rondelles. L'Histoire et la Littérature ne sont point détachables du pays qu'elles racontent et du monde dans lequel s'insère ce pays. Et celui-ci est fait autant de ce que nous voyons avec nos yeux de chair qu'avec ceux de notre âme. Il est composé autant de nos expériences que de nos espérances, autant de nos souvenirs que de nos rêves. Le monde est ce vers quoi nous nous dirigeons, quand nous partons du pays, c'est-à-dire quand nous voulons nous élever à une certaine hauteur pour en prendre la mesure. Et ce pays dont nous partons, par rapport auquel nous essayons d'avoir un point de vue élevé, est aussi le phare qui éclaire notre démarche.

[40]

[41]

**Hier : analphabètes,  
aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.**

**3**

---

**GEN TIRÈ-KONT MEN  
E PAPA-TIRÈ-KONT LAN ?**

[Retour à la table des matières](#)

[42]



[42]

## GEN TIRE-KONT MEN E PAPA-TIRÈ-KONT LAN ?

Plizyè ekriven ekri woman tankou yo tap tire kont. M deja montre se sa Patrick Chamoiseau fè nan Solibo magnifique<sup>3</sup>. M pa di se konsa tout teks ekri ni se konsa pou yo ta ekri yo. Men nou ka di se nan teks yo ekri j an sa a nou ka wè ki jan oralti tounen ekriti ak tout literati. Si n pran kat teks, soti an 1901 pou rive an 1987, nou gen dwa wè se menm liy lan y ap swiv. Womansye jodi ap ekri woman koulyè a tankou yo te konn tire kont nan tan lontan.

Se pout tèt sa m te di nan woman sa yo gen Tirè-kont men gen Papa tirè-kont tou (1). Sa m pral fè jodi a se mande tèt mwen si gen Tirè-kont ak Papa tirè-kont, ki jan sa mâche vrèman pou Papa tirè-kont lan ? M pa di m a pral egzaminen alawonn badè tou sa kont-woman yo pote ban nou. N a pral pèche. An nou voye zen nou. Apre n a konte pwason ki mode.

### *1 - Tirè-kont ak Papa-Tirè-kont.*

Pètèt li ta bon, anvan m aie pi lwen pou m ta bay ekplikasyon sou ki sa m vle di le m ap pale de Tirè-kont ak Papa-Tirè-kont. Le nenpót ki moun ap tire kont, 1 ap rakonte yon istwa ki oganize yon jan yon manyè nenpót ki moun ta ka rakonte li tou. Sa ki vie di nan yon istwa gen yon fotèy ki vid, nenpót ki moun ki vle rakonte istwa sa a fók li chita la dan-1 si 1 vie pale. Fotèy sa a, se plas Tirè-kont la. Nou ka di nan nenpót ki kont, ki istwa, plas tirè-kont lan déjà la. Annik se pou

---

<sup>3</sup> Cette conférence a d'abord été prononcée à Miami, le 28 octobre 1995 lors du Colloque organisée par la Sosyete Koukouy.

Voir « Littérature et Folklore dans la Caraïbe francophone », dans Maximilien Laroche, *Sémiologie des apparences*, Québec, GRELCA, 1994, pp. 49-71.

yon moun vin pran li pou li kómanse pale, rakonte istwa a o swa tire kont lan.

[44]

Konsa yon kont déjà gen tout óganizasyon li déjà, anvan menm yon moun konmanse rakonte li. E se menm bagay pout tout kalite istwa. Se pou sa fòk nou sépare kontadó, moun k ap tire yon kont aswè a, ki gen dwa chanje demen, apre demen, ak Tirè-kont lan. Fotèy kontadó a vin chita la dan li an déjà la ap tarai li. Tankou m ta ka di nenpòt ki bizango gen dwa tounen kretyen vivan, men fòk li rantre nan po ki pa li a pou li vin moun tout bon. Menm jan an tou si m vle tire yon kont, fòk mwen rantre nan po Tirè-kont lan, chita nan fotèy ki déjà rezève pou li a. Yon kont, tankou m ta ka di tou se tankou yon ronn gagè, si ou pa tounen kók ou pa ka tonbe nan batay.

Nan yon teks ki rele « Littérature et folklore dans la Caraïbe francophone » (1), m te déjà montre ki fanmitay Tirè-kont lan gen ak sa m ap rele Papa-tirè kont lan. Yon kont pa fini san n pa tande : « Se sa m tal gade yo ban m yon ti kout pye, m vin tonbe jouk isit pou m rakonte nou sa ». Sa sa vle di ? En ben, tankou m te déjà di, Tirè-kont lan gen yon moun ki pi fó pase li, ki voye 1 rakonte sa 1 soti rakonte a. Moun sa a ki pi gran pase Tirè-kont lan m ap rele li Papa li.

Si n gade jan Justin Lhérisson, nan La Famille des Pitite Caille, rakonte nou lodyans sa a, en ben nou wè genyen yon lodyansè, si n pi pito yon Tirè-kont, ki annik ap répète sa Golimin, Papa-lodyansè a o swa Papa-tirè kont lan te di li. Konsa nou wè yon lodyansè o swa yon Tirè-kont, se konmisyon yo ba li, anpi li vin pote. Poutèt jan Justin Lhérisson di nou Golimin se gran moun save nou gen dwa di li se yon Papa menm jan nan yon kont nou gen dwa pale de Tirè-kont ak Papa-tirè-kont.

Nan menm atik sa a fini m te fini eksplike fanmitay sa a nou wè Tirè-kont lan gen ak Papa tirè-kont lan, m te pran yon woman Patrick Chamoiseau te ekri ki rele Solibo Magnifique (1988) pou montre ki jan ekriyen alèkile, le y ap ekri woman, tankou Justin Lhérisson te fè depi 1906, olye [45] yo ekri woman an jan yo ekri li an Ewop, en ben yo ekri yon woman tankou se yon kont yo t ap tire. Menm fanmitay ou jwenn nan kont nou yo, en ben se li menm menm w ap jwenn nan woman alèkile yo.

## *2- E si olye de yonn te gen de Papa ?*

Nan yon kont, menm si Tirè-kont lan di « Yo » (sa ki vle di anpil, plizyè), nou mét sipoze se yon grenn moun ki ba li kout pye a voye l tire kont lan. Menm jan pou lodyansè La Famille des Pitite Caille la ak Golimin, papa-lodyansè a.

Men si olye de yonn te gen de Papa ? W a di m yon pitit pa gen dwa gen de Papa. Men sa, se nan lavi tout bon vre. Se pa sa n ap jwenn nan kont ak lodyans ni nan tou sa nou ka rele : woman, istwa, pyès teyat, etsetera.

Antouka si n gade sa Georges Sylvain te fè nan Cric Crac (1901), fôk nou mete men anba bouch pou réfléchi. Me tit ak tout sou-tit Sylvain te bay liv fab li te publiye an 1901 an. Cric-Crac, Fables de La Fontaine, racontées par un montagnard haïtien et transcrites en vers créoles par Georges Sylvain. Anplis de sa le n konmanse li « Prologue » la, sa ki vie di premye kont nan liv la, nou tande moun k ap rakonte liv la pale, me sa li délabre :

### *Prologue*

Zott toutt, nèg maitt moin, semblé :  
Moin gain contt pou moin tiré  
Ba zott...

Hounh ! Cété gnou moun' tout-d-bon,  
Yo te rhélé Lafontainn.  
Ato môn-mainm prend la-peinn  
Ouè nan liv! ça nhonm-là dit,  
-Pas Bon-Gué moin connin li !

[46]

Dapre prologue sa a, se nèg mon lan (le montagnard haïtien) k ap pale. Men se ekritè a, pou n pa di Sylvain, ki mete fab yo nan ekriti. Alós, jan n wè sa la a, gen yon ekritè, LaFontenn, yon franse, ki te ekri fab yo. Answit, gen yon ayisyen, nèg món lan, erèzman li te konn li, ki pran fab yo i mete yo an pawól kreyól. Anpi apre sa, ekritè a, tokay Georges Sylvain an, vini anpi li mete pawól kreyól la nan ekriti kreyól. Yon ekriti tounen oralti anpi li retounen ekriti. Nan vire tounen sa yo, franse tounen kreyól, ekriti tounen oralti pou devire, retounen ekriti. Nan tout vire tounen, devire detounen sa yo, se pa sélman boukante ekriti pou oralti anpi chanje oralti sa a pou yon lot ekriti k ap fèt. Nan final nou ka wè se yon pawól ki soti aletranje nou pran pou fè 1 tounen yon pawól yo ka pale an Ayiti anpi nou chanje 1 pou mete 1 yon jan nou pi kontan an Ayiti. Se pou sa nou ka di fab, pi pito m ta di kont, Georges Sylvain ap pote ba nou pou n li a, se yon kont kote Tirè-kont lan gen de papa. Yonn, se Ayisyen nèg mon lan, ki papa ekritè ki ekri fab yo. Men nèg mon lan menm, se pitit LaFontenn li ye. Yo di gen pitit kay ak pitit deyó, sa ki fè de kalite pitit. Enben gen papa deyó ak papa kay.sa ki fè de kalite papa tou.

Nou ta kwè sa n wè Gorges Sylvain fè la a, se yon ka espesyal ? Enben se pa vre. Annou gade sa de ekriyen joudijou fè. An 1976, Frankétienne pibliye yon woman ki rele Dezafi. Si n konmanse li woman sa a, nou pa ka di nou jwenn yon kote Tirè-kont la di « Men sa entél (swa yo, swa Lafontenn o nenpót ki lót) te voye 1 di. Dapre jan Frankétienne konmanse ak fini woman li an, dapre jan li ekri teks li a ou ta ka di se li menm menm, tou sèl, k ap pote enfòmasyon 1 ap ba nou an. Li pa konmisyone pyès moun.

E poutan ! Gen de pèsonay ki rele Kamelo ak Filojèn. Premye parèt yo parèt, me sa Tirè-kont la di nou sou yo :

[47]

« Kamelo ak Filojèn pi rèd pase grenn pronmennen. Yo mache toupatou, lan kat kwen peyi a. Depi ventan, y ap mache lan tout dezafi. Yo tounen pye poudré tèlman yo chire wout sou de pye yo. Lapli, labou, solèy, pousyè, bon tan, move tan, yo derefize monte ni chwal ni kamyon ; yo pito vwayaje apye, lajounen kon lannuit. Lan tout dezafi yo la, jouk

dènyè tonèl kraze. Poutan, yo pa ni rouchado ni amatè ni joué. Senpman yo la. Yo toujou la. Pou wè. Pou gade. Yo la pou lóbèy. Pou bel pezil. Pou bel koze. Ositou, bouch yo pa janm rete fèmen ; yo pale pale pèt-pèt-mayi » (p. 28-29)

De nèg sa yo, ki pa gen anyen pou yo si se pa gade ak pale ; de nèg sa yo se tankou Bwapiro ak Grenn pronmennen. Nou konnen sa pwovèb kreyól la di : « Bwapiro di li wè ! E Grenn pronmennen ki di li tande ? » Sa ki vie di nan lavi fók yon nonm toujou kwaze wè ak tande, kwaze gade ak koute. Apre sa l a ka pale. Ou pa ka pale si ou pa wè, si ou pa tande. Pètèt se pou sa ekritè Cric Crac la te pran sa li tande vye nèg nan món ayisyen an di âpre menm nèg nan mon nan te fin wè sa Lafontenn te fè. Konsa li sèten li te kwaze tande ak wè pase pwovèb ayisyen an ankó prevni nou : « Tande ak wè, se de. »

Nan Dezafi, Frakétienne fè kómsi li bliye sa, kómsi li bliye Bwapiro, pou l pale sèlman de Grenn pronmennen. Men si li di nou de mesye yo, Kamelo ak Filojèn, se tankou Grenn pronmennen, sa vie di se yon Grenn pronmennen pi dyanm, ki vo de. Yon Grenn pronmennen ki an men tan Bwapiro. Bwapiro ak Grenn pronmennen se konsyans nou : yo wè, yo tande, konsa yo ka konseye nou anvan nou pale. Enben nou ka di Kamelo ak Filojèn, se konsyan Tirè-kont woman Frankétienne lan, pase yo wè, yo gade anpi yo pale. Antouka si nou li sa de mesye yo fè nan finisman woman an, nou pa bezwen pi plis yo di n sa pou n fè :

[48]

« An chatpent, Sentil demake, fofile, fè rimay volé gage. Kamelo ak Filojèn kouri poze min nan pat kasav li. Yo ganache kilbite chaviré blayi li ak sabo. Sentil mandé padon. Sentil plenyen mandé lavi. Youn grap bousanouvo, chennen, anjandre, moulin pilonnen prije kadav Sentil san kité kras. » (p. 310).

Kamelo ak Filojèn, sa ki vle di yon Grenn pronmennen dyanm ki li menm sèl vo yon Bwapiro ak yon Grenn pronmennen, se tankou Papa-Tirè-kont woman an. Sa ki enteresan se pou wè kote Sylvain te

fè de Papa-tirè-kont yo, yonn monte sou zepól lót, Frankétienne ap eseye fè de Papa yo tounen yon sèl.

Michel-Rolph Trouillot kontinye menm jefó a pou mete de papa yo nan yon sèl papa. Nan *Ti difé boule istwa Ayiti* (1977) li kenbe menm pèsonay Grenn pronmennen an, nan menm wól konsyans Tirè-kont lan. Men fwa sa, li pa mete de moun nan wól Grenn pronmennen. Se yon sèl moun ki Grenn pronmennen. An nou gade ki jan li prezante nou li :

« Lanwit té blayi ko -1 sou do mon yo...

Lamèsi di :

- Fanmi yo, nou fè rasanbleman sila a pase Grenn Promennen tounen. Depi sou prezidan Tibab, nou te voye Grenn Pronmenen cheche dènye bout mizè nou. Nou te voye 1 cheche ki mo ka touye Lanprè, ki mo ka touye Tipyè, Sefanm ak Marilis... Ki mo k ap souse fanmi an jouk jounen m ap paie la a... Epi maten an, m byen sezi, mwen tap benyen nan tèt dlo a, kilès mwen wè? Grenn Pronmennen! Laj te konmanse ba 1 payèt, figi-1 te parèt fatige, epi... kóm ki dire (sa pat fè m plezi di tou) li te gin yon póz moun lavil. Men kè poze vide sou mwen le li bo m 2 bó, epi 1 di : »

[49]

So Lamèsi, kouraj, ou met sonnen rasanbleman an, n'ap konn sa k rivé fanmi yo.

Min nou pa konn sa k te pase. Menm Grann Andremiz ki te fèt dikdantan sou prezidan Silven Salnav, pa konn sa Lanperè te di.

Enben, se sa mwen vi n fè la a. Se sa ase mwen vi n fè la a. Mwen sot nan peyi tan lontan pou m rakonte nou sa k te fèt. Mwen sot nan peyi profonde pou m palé langaj la ba nou. Mwen... se tou sa m ka fè... mwen sot twó lwen. » (p. 13-14).

Aprè Tirè-kont lan di nou : « Grenn pronmennen grate gój li ». Anpi li pran lapawól (Grenn pronmennen di konsa)

Sa ki fè si Tirè-kont lan te konmanse pa pran lapawól li menm, si answit li kite Lamèsi di de mo pou prezante Grenn pronmennen, se finalman Grenn pronmennen li menm menm ki rakonte istwa Ayiti a. Tankou Justin Lhérisson te fè nan *La famille des Pitite Caille* ak Golimin. Nou retounen nan menm teknik Lhérisson ki li menm menm

te annik mete aklè, depi nan konmansman woman li a, sa nan kont nou yo, tirè-kont lan te kache nou pou li fè nou sipriz nan finisman.

Sa pa vle di se menmman parèyman. Chak fwa se yon nouvo ekriyen, i pote chanjman pa li. Lhérisson vire tounen teknik kont lan. Sa ki te an finisman li mete li okomansman, sa ki te vag li mete li aklè. Michel-Rolph Trouillot mete kach-kach liben an okomansman tou. Men tankou Frankétienne, Tirè-kont lan i pito di nou se Grenn pronmennen li rele. Georges Sylvain ak Justin Lhérisson té fè n konprann Papa-tirè kont lan se yon moun tankou nenpòt ki moun. Frankétienne ak Michel-Rolph Trouillot, pou kont pa yo, pito di nou, se Grenn pronmennen yo rele 1 tankou nan pwovèb nou yo. Sou sa chak mesye sa yo ap fè, yo chak nan jan pa yo, nou [50] wè Papa-tirè kont nan woman an pa senp, i toujou doub. Nan Cric Crac li ayisyen anpi li franse an menm tan ; nan Ti difé boulé sou istwa Ayiti, li moun lavil ak moun andeyó ; Golimin annega, l ap woule de bo, l ap rakonte men l ap mande pou pa di se li ki te bay enfòmasyon. E nan liv Frankétienne yo, nou gen dwa wè, anyen pa senp. Gen de moun pou ranplase Grenn pronmennen nan Dezafi e le nou kite Dezafi (1976) pou Adjanoumelezo (1987) en ben Papa Tirè-kont nan woman an, fwa sa a, se yon sèl pèsonay, li vo mil moun :

« *Adjanoumelezo* se mouvman degenn papagede pye poudre k ap pwonmennen lan tout kwen peyi-a.

Papagede mache. Li gade. Li wè. Li pale. Li divinen lot bó langinen. Li di latè pral senyen pou nou ka jwenn limyè...

Papagede pa gen pwoblèm ni lawontèz ni lakrentif pou di sa li wè, sa li tande, sa li santi.

Papagede se yon tchotchowè fouyapòt k ap sonde pwofondè tate trip fourni...

Papagede se premye sanba k ap fouye zo nan nannan kalalou pou jwenn kote lavi ak lanmó mare rasin... (pp. 11-13)

Anpi le li fin di nou sa, Tirè-kont woman an pran 3 paj pou fè lis tout mo Papagede ka sévi ak yo. M sispèk mo sa yo, se swa mo Papagede prête Frankétienne, swa mo Frankétienne sipoze Papagede ka

sévi ak yo. Antouka m pa konnen kouman kot mal taye a taye, men se sèlman Tirè-kont Adjanoumelezo a, ki nan sekrè de mesye sa yo, Frankétienne ak Papagede, se li sèlman ki ta ka di ki lès ki prète, ki lès ki soufle mo, pase ni ou ni mwen nou pa te la, [51] le mo sa yo t'ap ekri pou nou konnen ki moun ki te jwenn yo an premye.

Sel bagay nou ka di se gras Tirè-kont a yon bon kominikasyon tabli ant Frankétienne ak Papagede. Nou gen dwa di tou si yonn nan de mesye yo nan yon bout telefòn, lot la kroke nan lot bout la. Anpi tou ou ta di Papagede gen anpil le Grenn pronmennen Frankétienne te déjà pale nou de li a nan Dezafi, li sanble anpil ak Grenn pronmennen Michel-Rolph Trouillot te pale nou de li a nan Ti dife boule sou istwa Ayiti. Nan tou le twa liv sa yo antouka, se menm konsyans Tirè-kont lan nou wè ki gen menm pouvwa pou rezoud tout kalite kontradiksyon ki ta ka poze. Se pou tèt sa Tirè-kont Adjanoumelezo a ka pèmet li poze li yon kesyon doub, kon m ta di yon kesyon makonnen, yon kesyon marasa :

« Men, anfinal, m ap poze yon kesyon doub:

- 1- Kisa Literati ka bridin tout bon vre lan yon peyi kote yon dekalyon avèg dejepeteklere pa ka li jebede.
- 2- Kisa Literati ka chanje tout bon vre lan yon peyi kote mizè grangou mizerikód mizererenobis bata dechalbore anfrajele twaka kretyenvivan k ap bat lobe madebat sou yon moso wóch, yon bout zile kekale degrade ratibwaze ratibwaze devalize matirize? » (p. 17)

Kesyon doub sa a, si se Frankétienne ki poze li anpi si se Papagede ki reponn li, m pa konnen men m pa wè dot moun ki ka ba nous répons la pase Tirè-kont woman an nan Adjanoumelezo. Li sèl gen dwa pran tèt li pou twa ki ka fè de tounen yonn. Ki ka fè de Papa bay yon sèl pitit.



[52]

### ***3- Marasa : Twa / De. De papa, yon pitit***

Nan Ti dife boulé sou istwa Ayiti, Michel-Rolph Trouillot pote yon bel répons pou nou sou ki kalite kontradiksyon k ap toufounen nou : Kontradiksyon-m arasa Me dyanostik la li bay.

« Youn kontradiksyon (fondalnatal) marasa se pa annik 2 grenn kontradiksyon ki kole.

Le nou pran yon kenèp marasa, ki sa n kenbe nan men n ? Youn sèl kenèp osnon 2 kenèp ? Nou pa di se yon sèl kenèp non plus... 2 grenn yo pa fin won net. Yo chak koupe sou bo pou konnekte ak lot la : se yo tou 2 ansanm ki fè yon wonn. Yo nan menm po, yo taché ansanm ak rès grap la, ou pa fouti rache yonn san ou pa rache lot la, ou pa fouti kalé yonn san ou pa kalé lot la.

Kidonk, yon kenèp marasa se pa ni yon sèl grenn kenèp ni 2 kenèp kole. Se yon kenèp espesyal ki gen:

- 1- yon fòm espesyal (li pi balonnen)
- 2- yon grosè espesyal (li pi gwo)
- 3- yon mak fabrik espesyal (li 2 anpi li 2 anmenmtan)  
Kontradiksyon marasa

Nan yon sosyete dependan, le kontradiksyon fondalnatal la gen 2 moso ki kole si telman ak aktivite fondalnatal, ki kolé si telman younn ak lot ou pa fouti manyin younn san ou pa manyin lot la, ni ou pa fouti manyin tou 2 san sosiete-a pa chaviré, kontradiksyon sila-a se youn kontradiksyon fondalnatal marasa. » (p. 50)

Si ou di jimo, ou di 2. Men si ou di marasa, ou di 3. Poutan ki di jimo di marasa. Nan fon di fon, 2 se deja 3, si [53] gen youn moun k ap gade 2 jimo yo. Pase nan konsyans moun sa a, ki talé kon sa pral Tirè-kont sa 1 te wè, fók li wè ki jan 2 moun sa yo reyini, yo tounen

yon sèl nan konsyans li ; ki jan yo soti nan konsyans li, yo sépare pou bay 2 ; si yo yonn anndan anpi de deyó, en ben yo twa tou toupatou

Nan yon kont, yon woman, yon lodyans, yon istwa, se menm bagay la k ap pase. Tirè-kont lan ap gade yon Antikite ak yon Modènite anpi fók li jwenn yon Inivèsalite ki simante yo. Pa gen dot sentez pase sa pou tout kontradiksyon marasa nan tan lontan kon nan tan jodi.

Sa ka mennen nou lwen. Pi lwen menm pase sa n ta kwè. Si n pran Ravinodyab, Morisseau-Leroy te fè parèt an 1982. Tirè-kont lan derape an siklón nan konmansman liv la. Li soti pou li dechouke tou sa ki douvan li. Ata Oralti ak tout folklo pa sanble ta pral chape anba kout katchapika li tap pote sou yo. Li pati pou kaba tout bagay, menm tit i fenk ba liv la, « Ravinodyab » :

« Nan pwèn ni ravin ni dyab Ravinodyab. ». Si nan pwèn ni ravin ni dyab, mo ravinodyab la defèt touswit, pa rete anyen ankó pase pa gen okenn mo pou di ki kote nou ye. Karebare, Morisseau konmanse rache manyók la, 1 ap ban nou tè a blanch. En ben sa ki dwól la, se pou wè sa ki rive nan finisman premye chapit la. Apre i te fin mete tout bagay anba limyè lasyans, wete tout vye kwayans pou mete larezon nan plas yo, li deklare :

« Nan pwèn kras Ravinodyab.

Si te gen ravin lontan, gen lontan 1-kouvri ak galet, krabinay, gwo wóch lanmè ak lavalas jeté la dan 1. Pètèt menm pa t janm gen ravin Ravinodyab ditou.

Yo di lontan lanmè te kouvri twaka tout peyi a... » (p. 10).

[54]

Me li. Lanmayót la deyó. Me mó a : « Yo di ». Mère Papa-tirè kont la ki reparèt tèt li menm jan tankou nan tout kont ki gen dyab, ladyablès, lougawou, chanpwèl ak bizango. Menm yon istwa syantifik bije piye kó li sou « Yo di m », tankou teledyól, kont chante o swa lodyans. Tankou tout istwa folklorik k ap pale de dyab, istwa syantifik k ap pale larezon gen pou 1 chache yon « Yo di m », yon « se sa m tal wè, yo ba mwen yon ti kout pye ». fók li jwenn yon Papa-rakontè. Pwoblèm fondalnatal yon istwa, se pa nan piye sou lasyans o sou dyab pwoblèm lan se nan papa ou piye sou li a li ye. Si papa w bon, sa ki vie di si moun k ap koute ou yo kwè ak ou nan Papa- tiré kont ou a,

boule boule ou, mon chè. Ou met boule san gade dèyè, je fèmen. Pran woulib, lage de gidon, woule woule w vye frè.

Si moun k ap di krak yo pa kwè nan Papa-tirè kont ou la, kafe w koule ak ma. Si Papa-tirè kont ou la pa ka fè sentez kontradiksyon marasa istwa a ap poze li kèsyon sou li a, en ben tranpe poze, ti frè ! Yon istwa, tankou n te di se kontradiksyon marasa Antikite, Modènite ak Inivesalite. Nou ta ka di tou se : Temwayay, Rakontay ak Ekritay. Nan Cric Crac, fab Lafontèn yo se Antikite ak Temwayay, vye nèg nan mon lan bay Rakontay ak Modènite a. Anpi Tirè-kont lan pote Ekritay ak Inivesalite pou simante kay la. Me twa bagay ki parèt separe egal-ego, kon si yo chak te pou kont yo. Men se twa fwa pase la pou ladènyè reste la. Yonn antre nan lot, yonn soti nan lot. Kote ki gen kontradiksyon marasa fòk gen dyalektik marasa tou.

Tout diskou, se yon sentez n ap fè jodi a pou demen ak sa yè te pote pou nou. Men n pa konnen kóman demen ni letènite pral ye. Se jefó n ap fè pou trape inivesalite. Men, sa ou vie nou fè, metye ekriven se kontradiksyon marasa net al kole. Men m ap mande tèt mwen si nan chache chache sa a, ekriven an, sel travay li ka fè tou se pa akouche tèt li, li menm menm. Pase nou di li ka gen de, twa papa, men ki lès ki manman li si se pa pwóp tèt li ? Ka gen plizyè papa men [55] vie pa vle fók se yon sel manman pou genyen. Sa ki vle di : 2 papa (plis menm !) ak yon manman, sa fè twa (o plis) ki bay yonn.

Gen yon dizon di ki di : « Twa goulo nan yon goulo ; yon goulo nan twa goulo. » Ki moun ki ka di m si se pa sa menm pawól sa a vie di : istwa ekriven qui gen de papa et ki pwóp manman tèt li ?

[56]

[57]

**Hier : analphabètes,  
aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.**

**4**

---

**SI N GRANGOU, ESKE LITERATI  
KA BA NOU MANJE ?**

[Retour à la table des matières](#)

[58]

[59]

## SI N GRANGO, ESKE LITERATI KA BA NOU MANJE ?

Nan pwen pwoblèm. Nenpót ki aloufa gen dwa manje vant deboutonnen ak literati. Men fók li gen djól dous. Mezanmi, zafè djól dous la se gwo koze, wi ! Pase sa pa vle di sèlman pou konn gou bouch ou, pou w ka separe manje siwo ak manje disèl. Fók ou konn ki jan pou w pale. Ak djól dous ou pa menm bezwen di anyen ki pi serye. Ou annik fè yon moun koute sa li vle tandè anpi 1 ap ba w tou sa w vle. Se poutèt sa m di si ou grangou, literati, ki vle di djól dous, ap ba w manje lit lit.

Pètèt sa m fin di la a ka fè kwè literati se pete moun. Men se tankou toupatou nan tout bagay gen moso Bondye ak moso Sólokótó. Se nou ka konnen ki bó nou pi pito. Anpi se zót ki pou veye kó yo. Ak literati, tankou toupatou, chak koukouy se klere pou je li.

Nan lavi gen Jebede ak Jeklere. Na deside kilès nou ye lè n ap koute bèl palan. Menm jan tou na ka konnen si bèl palan vini pou klere je n oswa pete je n. Yo di lavi se yon lit. Sak ap pale yo, y ap lite pou tèt pa yo. Sa pa vle di yo ak nou. Se nou ki pou lite degaje kó nou konnen ki sa y ap fè ak ki sa nou vle. Anpi se sa menm tou a ki literati a.

Nan pwen literati san pale-pale, san koute-tandè ; yon bó ap pale, lót bó ap koute. Si pale a fèt ak djól dous se dodomeya. Na laye kó nou nan tèt nou, na pran plezi nou nan lespri nou, na gen kè kontan, santiman nou a monte pi wo pase sak lajan nan tèt ma swife. Lide nou ap anpenpan, na mete korason sou nou, na prèt pou oltegyèt tou sa kop fè nou mare djól nou.

[60]

Nèg k ap pale, kit nou rele li ekri, ekritè, se lodyansè li ye, pou n pa di djólè. Nou konnen le yon nonm fè trop djólè yo di 1 son djól alèlè. Enben, mezanmi, ki di ekri di pale. Se pawól nou tandè a, nou fè

wè lè n ekri. Pètèt se pou sa menm pwovèb la di tande ak wè se de. Le lapawól pa kont nou bije konmanse ekri. Tankou yo di nou kite pawól pou pran koze. Se sa menm ki diferans ant pale ak ekri. Le w pale, ou ka di nant tèt w : « Wi pa monte mon, ki mêle m ». Nou ka di sa n vle, adjovalakaswol, Men le w-ekri se pa menm bagay. Kreyon Bondye pa gen efas. Men se preske men jan an tou pou kreyon lèzom. Yon lè w fin ekri nan pwen vire tounen, nan pwen gade dèyè, ou mèt fè tout batriba ou ekri nèt. Blan fwanse di : « La parole s'envole, l'écrit reste ». Pale se ka lafimen, men ekri, w pa ka boule li, pase li tanpe net nan lespri moun ki li. Li tanpe toupatou : e nan lespri et sou papye. Se tankou ou ta répète yon bagay de fwa.

De fwa, pase la  
 Se ladènyè ki reste la  
 J'ai perdu ma file oh !...

Menm timoun piti k ap jwe lamarèl konnen nan pwen fè bak le w pase de fwa yon kote. Si yon pawól chape, se tankou li konmanse kouri, le n-ekri li pran kouri a toutboulon, nan pwen mwayen trapel ankó.

Si n gade byen, se sa menm oraliti fè nan jan pa li. Le yon moun pase yon pawól ba yon lot moun. Le yo repete li, pase li bouch nan bouch, papa bay pitit, granmoun bay timoun, kach-kach liben an ap rete la. Sa n-rele ekriti, se annik tanpe pawól 2 fwa, nan lespri nou ak sou papye. Se répète li. Mete li de kote pou si yonn pèdi na toujou jwenn lot-la. Le de moun pale, yo met di se de je ki kontre manti kaba. Manti ka levé le yonn nan moun yo pa la. Men le yon pawól ekri, se pa de non, se kat je ki kontre, se kat, se sis anpi yon bann je ki gen dwa li anpi tande sa ki te di. Alèkile [61] manti pa fouti levé tèt li. Li mèt levefese, viretounen, se kaba pou 1-kaba.

Se poutèt sa, mezanmi, literati ka bann manje, men li ka wete manje nan bouch nou tou. Li ka menm pete fyèl nou. Tankou tout bagay nan lavi, literati se moso Bondye moso Sólókótó. Se nou ki konn ki met pou sévi. Erezman nou pa ekri ak de men. Se yon sèl men ki pou ekri. Sèl bagay m ta swete : si se yon sèl men ki ekri, fók se pa yon sèl dwèt ki manje gonbo a.

[62]

[63]

**Hier : analphabètes,  
aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.**

**5**

---

**HAÏTI : OU COMMENT ARRIVER  
AU POSTMODERNISME  
SANS PASSER PAR  
LE MODERNISME**

[Retour à la table des matières](#)

[64]

[65]

## HAÏTI : OU COMMENT ARRIVER AU POSTMODERNISME SANS PASSER PAR LE MODERNISME

Le mot postmodernisme n'est pas un mot du vocabulaire créole traditionnel. S'il peut s'y intégrer, il faut supposer que, comme toujours en pareil cas, on aura, avec le mot, importé le concept. Pas nécessairement la chose. Car n'importe quel concept, inventé par n'importe qui, peut s'appliquer n'importe où. J'estime que vivant tous au même moment dans le monde, tous les hommes sont de la même époque. Les Haïtiens sont donc aussi postmodernes que quiconque.

Si donc, on peut parler du postmodernisme des Haïtiens, la seule réserve serait, tenant compte du fait que ce néologisme est une importation de l'étranger, qu'il faudrait se demander si en utilisant ce mot, on ne ferait pas comme regarder un objet d'un œil étranger. Ne faudrait-il pas se demander en somme s'il n'y a pas une manière haïtienne postmoderne de voir le monde ou même un nom haïtien pour le postmodernisme ?

Bien sûr j'ai tout de suite pensé que cela pouvait amener à ne considérer que finalement il n'y avait dans tout cela qu'une question de dénomination et de catégorisation différentes de types de discours, pour des comportements finalement analogues sinon même identiques. Mais je me suis aperçu bien vite que vision du monde, construction ou déconstruction du monde n'étaient ni des jeux de mots ni des jeux d'intellectuels en Haïti mais le travail de tout un chacun.

[66]

Pour essayer de montrer comment Haïti est arrivé au postmodernisme sans passer par le modernisme, je vais donc prendre



l'exemple d'un équivalent du postmodernisme : le réalisme magique et m'arrêter à la différence entre jeu et travail, dans l'optique haïtienne <sup>4</sup>.

### *Faut-il définir le postmodernisme ?*

C'est la question que je me posais. Et je me demandais surtout si, Oedipe des Caraïbes, j'allais devoir résoudre cette énigme des temps modernes. Je songeais surtout à des exemples de modernité haïtienne qui ne sont pas exempts de cette fluidité du postmodernisme dont parlait le professeur Wolf Dieter. Fluidité ou ambiguïté ou même de cette logique non-contradictoire dont relève le réalisme merveilleux. Logique non contradictoire qui, à son tour, ne peut manquer de nous porter à nous interroger non seulement sur la relativité des objets mais sur la position assez incertaine d'un sujet haïtien dont on ne sait s'il se cherche pour se trouver ou s'il travaille à se retrouver. Deux objectifs qu'il poursuit peut-être en même temps !

En tout cas, je songeais à des situations vécues, il y a à peine quelques jours au Cap-Haïtien. D'un poste d'observation, j'observais, sur la rue Espagnole, la ronde des tap-taps qui allaient et venaient exécutant une sorte de ballet ponctué de coups de klaxon. De temps en temps, ils exécutaient de véritables slaloms, au ralenti, au milieu d'une chaussée envahie par les piétons, pour aller cueillir un passager surgissant à l'improviste au coin d'une rue. Voilà qui me paraissait donner un caractère sui generis au système de transport en commun et à la circulation automobile made in Haïti. Dans le même temps, j'entendais parler d'embouteillages du matin et du soir, aux entrées et sorties de la ville. De la sorte, chaque jour et aux mêmes heures, en simultanéité avec leurs confrères de New York, Boston ou Montréal, les automobilistes capois vivent les mêmes agacements, frustrations et impatiences que connaissent les automobilistes des grandes métropoles du monde.

---

<sup>4</sup> Je signale à ce propos que Lois Parkinson Zamora et Wendy B. Faris, viennent de faire paraître sous le titre de *Magical realism, theory, history, community*, à Duke University Press, Durham and London, 1995, un compendium de plus de cinq cents pages où plusieurs auteurs traitent notamment du caractère postmoderniste du réalisme magique.

[67]

Ou encore, toujours au Cap-Haïtien, j'écoutais à la radio l'annonce publicitaire d'une boîte d'informatique. On m'y offrait les mêmes services, les mêmes articles que j'aurais réclamés à Montréal : logiciel, disque dur, CD-Rom. Mais en même temps je ne pouvais m'empêcher de songer à l'oralité qui marque la communication entre Haïtiens d'un archaïsme si évident.

Voilà des exemples de situations où semblait prévaloir une fluidité, ou si l'on veut une logique non contradictoire. Et je ne pouvais m'empêcher d'y songer en m'interrogeant sur la Modernité et la postmodernité de la littérature haïtienne.

En pensant aux écrivains, je me suis dit que nous avons certainement des écrivains postmodernes en Haïti. En tout cas deux d'entre eux peuvent revendiquer ce qualificatif : Frankétienne et Dany Laferrière. Le second surtout. On connaît notamment son livre, *Comment faire l'amour avec un nègre sans fatiguer*. Non seulement cet ouvrage se classe fort mal dans un genre défini. Est-ce un roman, un essai, une autobiographie déguisée ou même, à travers des confidences et des aveux plus ou moins travestis, une tentative de Confessions ou de mémoires lyriques, et à la limite une première ébauche de la tentative de poèmes en prose que sera *La Dérive douce* ? Ce serait des poèmes en tout cas où l'humour, l'ironie, l'insolence, la désinvolture, la fantaisie et même une bonne dose de cynisme et une volonté d'épater le bourgeois ou de le scandaliser finissent par constituer un cocktail d'éléments assez hétérodoxes.

Le style gouailleur, la posture narrative métanarrative, le décousu, le fragmenté du discours, l'affectation de nihilisme ou de je-m'en-foutisme avec tout de même assez d'indications pour laisser planer le doute sur ses intentions profondes, de façon à bien faire comprendre que tout cela est plus concerté qu'il n'y paraît, voilà autant de traits chez Laferrière d'une écriture assurément postmoderniste. Et cela d'autant plus qu'en tant qu'écrivain de la diaspora haïtienne, il oscille entre Haïti et Québec, mais que par rapport au [68] Québec, il oscille également entre Miami et Montréal, entre un french et un *american way of life* qu'il n'hésite pas à louer tout en le critiquant.

Cependant comme mon dessein sera de lier littérature et Histoire, écriture et politique, société et vision du monde, de façon à dégager la manière propre aux Haïtiens de trouver la voie par laquelle Haïti entend arriver à son postmodernisme sans passer par leur modernisme, ce ne sera pas à l'aide d'un écrivain comme Laferrière que je m'y prendrai. J'utiliserai plutôt l'exemple du réalisme magique<sup>1</sup>.

### Réalisme magique et histoire

On a déjà trop parlé du réalisme magique pour que je prétende y ajouter grand chose. Il suffit de constater l'agacement de certains, comme Julian Barnes, qui ridiculisent le bagage hétéroclite de ce réalisme magique ou merveilleux qui fait bavarder les perroquets, se multiplier les papillons et accumuler encore d'autres excentricités ou bizarreries pour comprendre pourquoi ils réclament un « *realism without magic* ».

Et pourtant au moment où ces tireurs d'élite croient toucher ce réalisme voilà qu'il réapparaît là où on ne l'attendait pas. C'est comme si un esprit malin, sûrement quelque Eshu ou Legba, faisait réapparaître à côté du magicien le lapin que celui-ci croyait avoir fait disparaître dans son gibus.

La livraison de la revue *The New York Review of Books* du 3 novembre 1994 pouvait réserver plusieurs surprises à celui qui l'aurait acheté sur la seule promesse du titre de la page couverture : « *Three haitian writers on : what is Aristide's future ?* » Ce titre était agrémenté d'un dessin légèrement caricatural d'un Aristide arborant un large sourire (on pouvait se demander pourquoi puisqu'il était encore en exil) et portant de larges verres teintés (et là on [69] pouvait soupçonner la raison : l'avenir de toutes façons était plutôt sombre et ces lunettes teintées lui donnaient sans doute une vision réaliste des choses).

Celui-là donc qui lisait les pronostics de Jean-Claude Bajoux, de Laennec Hurbon et de Michel-Rolph Trouillot pouvait se faire une idée assez réaliste de l'avenir d'Aristide. Les choses qui étaient alors assez sombres n'ont d'ailleurs guère changé même si le marassa, c'est-à-dire le double ou jumeau d'Aristide lui a succédé. Ce qui veut dire que ces articles scientifiques fort sérieux décrivaient peut-être bien la réalité du moment mais n'éclairaient que fort peu le futur, ce sur quoi précisément l'on s'interrogeait. Les sciences politiques, économiques

ou sociales, autrement dit, ne nous renseignent bien, et encore, que sur le présent.

Seule la littérature peut nous aider à voir dans le futur. Et c'est ce que paradoxalement démontrait un autre article publié dans ce même numéro du *New York Review of Books*. Analysant le livre du journaliste polonais Ryszard Kapuscinski, *Imperium*, Adam Rostchild, nous fait voir la prescience de ce journaliste qui prédisait la chute du communisme bien avant l'écroulement du mur de Berlin et la débandade des républiques soviétiques. C'est que, nous dit Rostchild: « *From his years in Asia and Africa Kapuscinski has an acute sens of what the former Soviet Bloc and the third world have in common* » (p. 14) et c'est pourquoi, ajoute-t-il, « *what is striking about Kapuscinski is his ability to capture the historically telling image we would not otherwise see* » (p. 14) Il précise: « *The imperium of this book's title is not just the former Soviet Union. It is, unfortunately, most of the earth.* » (p. 15) Ce qui paraîtra étonnant, à première vue, mais se révélera fort compréhensible, après réflexion, c'est l'attention que l'auteur de l'article porte à commenter le style de Kapuscinski. Style déroutant puisque pour un journaliste couvrant des faits politiques, le reporter polonais est plus que non conventionnel : il ne rapporte pas les faits que d'ordinaire les journalistes montent en épingle : les propos des hommes politiques par exemple. Les personnages dont [70] Kapuscinski nous parle, on n'est même pas certain qu'ils aient existé. Et de plus on passe bien vite de la description de ces supposés personnages au monologue intérieur qu'ils sont censés tenir et dont les mots, du premier au dernier, sont peut-être une invention de Kapuscinski. Pour celui-ci, l'essentiel n'est donc pas dans l'accumulation des faits rapportés, comme font les journalistes traditionnels, mais dans des histoires que content des personnages et que ceux-ci n'ont peut-être jamais racontés et encore moins vécus. Tout cela est narré en plus avec un flegme, une imperturbabilité dont finalement Rostchild nous dit: « *If the work of contemporary Latin American novelists, sprinkled with trees that move and birds that talk, is magic realism, Kapuscinski, a Pole, has created a kind of magic journalism* ».

Au fond, nous dit le critique : « Si voulez donnez la vérité d'une situation historique ou politique, romancez-la. Et même plus précisément considérez-la de l'œil d'un romancier réaliste magique. Et

de fait, c'est ce que l'un des trois analystes haïtiens convoqués par le *New York Review of Books* pour évoquer l'avenir d'Aristide avait fait, mais pour l'histoire coloniale d'Haïti. Michel-Rolph Trouillot, dans *Ti difé boulé sou Istwa Ayiti* n'avait-il pas emprunté les techniques du conte et les ressources de sa mythologie pour raconter en langue créole, l'Histoire d'Haïti dont on aurait cru tout connaître en français et selon les méthodes de la science historique occidentale ? Le postmodernisme de cette histoire folklorique et critique en même temps, narré comme un conte et usant des ressources de la dialectique marxiste, c'est de combiner l'ancien et le moderne, de regarder les choses à la fois comme dans une éprouvette de laboratoire et en même temps à travers des images d'Épinal, en combinant ces aspects contradictoires de la méthodologie et de la narration, de les renouveler, de les transformer.

*Magic realism, magic journalism* : le réalisme magique ou merveilleux n'est pas l'apanage des Latino-américains [71] puisqu'un Polonais peut s'en inspirer. Il n'est pas non plus la dimension obligée d'un genre, le roman, le récit de fiction, puisque le récit historique, le reportage politique peuvent s'accommoder de ses procédés. Ce qui est surtout le plus intéressant, c'est que le réalisme magique ou merveilleux qui a caractérisé le boom du roman latino-américain et que l'on voit s'étendre aujourd'hui aux romans de la world fiction des Salman Rushdie, Ben Okri..., que l'on voit passer du récit de fiction aux récits de science politique est à l'origine une invention européenne. En effet c'est l'Allemand Franz Roh qui a inventé le mot pour caractériser une esthétique picturale. On peut constater alors que ce style d'écriture dénommé réalisme magique qui est aussi le mode d'expression d'une vision du monde, par sa métamorphose, son passage d'un continent à l'autre, son retournement dans le temps comme forme de défense et d'attaque est caractéristique du postmodernisme tel que le concevaient les Haïtiens,

La négritude, on le sait, est l'expression d'une révolte anti-moderniste et la critique de cette blanchitude qui se voudrait d'autant plus objective, d'autant plus scientifique, qu'elle tairait et son nom et ses objectifs. En revendiquant leur négritude, Césaire et les indigénistes haïtiens, voulaient se démarquer d'un regard historique sur eux qui les rejetaient dans la préhistoire : « Ceux qui n'ont inventé ni le fer ni... » Pas inventeur de ceci mais créateur de cela.



### *Le travail et le jeu*

Qu'est-ce que la modernité sinon l'effort qu'a commencé à faire l'Occident pour instaurer en son sein un minimum de justice sociale. Lumières, Aufklärung, enlightenment, tout cela peut être résumé en une date : 1789 et un symbole : la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

La contradiction, c'est que l'on ne peut, en termes de raison, de logique ou de principe, résoudre une injustice en un point isolé du globe sans poser le problème de l'injustice sur toute la terre. La modernité à l'occidentale est un effort [72] paradoxal d'instauration de droits pour une minorité d'hommes uniquement. Mais comment établir le règne de la raison et ses lumières sur une partie du globe tout en maintenant le reste du monde dans les ténèbres ? Comment ne pas jouer le jeu, tout en paraissant ou en disant vouloir que tous les hommes jouent ensemble ?

Si, pour les fins de la discussion, nous opposons travail et jeu et si nous allons même jusqu'à distinguer dans le travail ceux qui se servent de leur tête et ceux qui utilisent leurs mains nous arrivons au résultat suivant. Il y a ceux qui jouent, et même doublement puisqu'ils ne se servent que de leurs têtes, et ceux qui travaillent parce qu'ils utilisent seulement leurs mains. Je range le jeu dans la catégorie des activités de l'esprit et le travail dans ceux du corps, étant entendu que le travail obligatoirement fait transpirer (gagner son pain à la sueur de son front !) alors que dans le jeu, il n'est pas exigé de transpirer même si cela arrive. Mais précisément la satisfaction intellectuelle qu'on en retire alors compense aisément la fatigue corporelle. Le travail, par contre, fait suer dans tous les sens de ce mot. Appelez cela division du travail et vous retrouverez dans le monde postmoderne, à l'échelle internationale, nationale et sociale, la distinction entre maître et esclave que l'on a connue à toutes les époques de l'Histoire universelle qui ont précédé la postmoderne.

Certes, on ne va plus chercher des hommes sur un continent pour en faire des esclaves sur un autre. Mais à l'époque de la globalisation des marchés et de la haute technologie, rebaptisez des hommes : travailleurs immigrés ou même invités (gastarbeiter !) et vous retrouvez la classe des bras au service des têtes. La seule innovation

serait qu'aujourd'hui ce sont les premiers qui viennent d'eux-mêmes se mettre au service des seconds. Le système a été ainsi automatisé que la spontanéité a remplacé la coercition. On doit comprendre alors qu'un tel exploit n'a pu être réalisé qu'au prix d'une opération idéologique, et surtout [73] rhétorique, prodigieuse qui prouve si besoin était le pouvoir magique du verbe.

Comparons pour voir ! Hier on disait que l'homme était un loup pour l'homme. Aujourd'hui, pas si bête ! L'homme moderne et surtout postmoderne, ne dévore plus son semblable, il le domestique ! Le cannibale, vrai primitif, se contentait des protéines que lui procurait son frère consommé sous forme de repas. Il s'assurait un gain momentané, éphémère, sans lendemain. L'homme postmoderne, lui, s'assure de dividendes et de profits, donc de revenus (remarquez le sens de répétition, de retour et donc de permanence !). Il veut des gains durables tout comme on parle de développement durable. Alors même que certains parlent de fin de l'Histoire, pour faire diversion, je crois, à moins qu'ils ne s'aveuglent sur leurs propres désirs et intérêts, ce que je ne crois pas, on se rend compte que tout au contraire la tendance générale est d'assurer une permanence, une durabilité de l'ordre des choses. Remarquez encore une fois l'opération rhétorique qui consiste à baptiser nouvel ordre mondial, le même ordre d'antan à peine maquillé. On croirait qu'il s'agit d'un jeu de mots si les conséquences étaient différentes.

Cette façon de faire, à la vérité, est universelle et permanente. Elle constitue une façon de voir et d'user du mauvais côté des choses que j'opposerais à son contraire, l'usage du bon côté des choses. J'opposerai ainsi la science (politique notamment) à son contraire la poésie. On le constate à vérifier la réversibilité de l'affirmation suivante : « La poésie est cette démarche qui par le mot, l'image, le mythe, l'amour et l'humour m'installe au coeur vivant de moi-même et du monde. » Ajoutez dans cette phrase d'Aimé Césaire le complément déterminatif : de moi à amour et l'épithète : involontaire à humour et vous aurez reformulé la proposition d'un poète du Tiers-Monde en profession de foi d'un dirigeant du Premier Monde. Vous aurez défini la science politique par opposition à la science poétique, une déclaration à volonté universelle à la proclamation d'une volonté de puissance. Les deux, il faut [74] le reconnaître, pouvant prendre aux oreilles de leur énonciateur respectif une égale signification poétique.



On comprendra alors ma proposition d'établir une équivalence entre une proposition du Tiers Monde : le réalisme magique, et une proposition du Premier Monde : le postmodernisme. Les deux nous font voir le paradoxe de vouloir que plus ça change plus ce soit pareil ou au contraire, qu'on veuille que plus les choses se répètent, plus on espère les changer.

Ce paradoxe synchronique, saisissable dans un rapport présent s'explique par un rapport ou paradoxe diachronique. Au moment où l'Occident s'engageait dans le modernisme, Haïti, elle, sautait à pieds joints dans le postmodernisme. Car, contrairement à ce que l'on nous dit, le décalage entre Haïti, par exemple, et les pays dits modernes ou postmodernes, ne réside pas tant dans la différence entre un Premier-Monde, situé en avant, et un Tiers-Monde placé en arrière. Il faudrait au contraire le voir comme celui d'un Tiers-Monde se plaçant à l'avant-garde et d'un Premier-Monde traînant à l'arrière-garde. Le postmodernisme, autrement dit, ne doit pas être vu comme on le fait ni placé là où on le croit.

### *Littérature et Histoire*

L'Histoire des Hommes est une. Le jeu peut bien avoir commencé en Europe (avec l'utilisation par Franz Roh, en Allemagne, de l'expression : réalisme magique, ou la déclaration, en France, des Droits de l'Homme). L'essentiel est que le jeu se poursuive ailleurs dans le monde. Car vivre, c'est jouer. Placer des cartes ou des dominos dans un double perspectif. Celle ou de gagner ou de perdre, et par conséquent celle de gagner le plus possible, ce qui est perdre le moins possible. De passer en somme le plus lentement, le plus tard possible, sinon jamais, de gain à perte. « Se an jwèt yo batize jwif ». C'est en jouant avec [75] lui, qu'on finit par convertir un homme, affirme la sagesse populaire haïtienne.

Tant qu'on joue, il y a de l'espoir, celui de convertir son adversaire, son cher ennemi. Le dicton cité tantôt inspire réflexion. Il ne faut pas croire en effet, que le peuple haïtien, même dans sa foi, en apparence naïve, en un Dieu-Providance, ne voit pas clair, au moins dans le jeu des hommes. Le jeu est entraînement des partenaires, au sens sportif

ou militaire même du mot, accoutumance réciproque aussi, de l'un à l'autre des joueurs, et finalement conversion, c'est-à-dire passage et passation de pouvoirs, de chance, de destin. Le jeu est la figure et la forme dynamiques de la réversibilité des intentions, des actions et finalement des destins humains. La vie est un jeu. Même les stratèges nucléaires en conviennent, eux qui cherchaient dans la théorie des jeux une règle de conduite de la politique et de la guerre et qui se sont même inspiré d'un jeu, celui des dominos, pour arrêter leur ligne politique. Mais « Se an jwèt yo batize jwif » est peut-être, mine de rien, la théorie des dominos mais énoncé par un stratège du Tiers-Monde.

Au bout du compte, quel lien établir entre Littérature et Histoire ou, si vous préférez, entre le récit de fiction réaliste magique sur Haïti, de Carpentier ou d'Alexis, par exemple, et le journalisme politique réaliste magique sur l'empire soviétique, de Kapuscynski par exemple ?

Quand on se rappelle que le propre fondateur et secrétaire général du premier parti communiste haïtien, Jacques Roumain, n'hésitait pas à adopter la vision indigéniste des choses et la perspective de la négritude parce qu'il trouvait sans doute trop étroite la vision dogmatique à la soviétique ; quand on se dit que le réalisme merveilleux a sans doute été, pour Jacques Stéphen Alexis, une porte de sortie de la négritude mais aussi du réalisme socialiste stalinien, il se dessine un étonnant parallèle entre la Grande Russie et la Minuscule Haïti. Le parallèle de deux destins qui se croisent, se ressemblent et s'interprètent l'un par l'autre plus souvent et davantage qu'on ne le croit puisqu'ils [76] peuvent non seulement s'analyser mais se raconter de la même façon, selon la même technique d'écriture, le réalisme magique, qui est aussi une manière de voir les choses.

La preuve en est que les romanciers, pour voir et décrire Haïti au présent ou au futur, passent par la voie du réalisme magique, la même qu'a suivie Kapuscynski pour prévoir et prédire l'avenir de l'empire soviétique. Ou encore qu'un critique, Sami Ludwig, analysant le roman d'Ishmail Reed, *Mumbo Jumbo* a pu découvrir d'étonnantes

correspondances entre le dialogisme bakthinien et celui de la possession vodouesque.<sup>5</sup>

En somme s'il est quelqu'un qui doit se retourner d'aise dans sa tombe, c'est peut-être Pouchkine. La meilleure façon d'écrire l'Histoire à venir, c'est d'emprunter la lunette du récit réaliste magique. Kapuscynski l'a découvert. Seamus Heaney le confirme quand il affirme que le but de la poésie est « le redressement de l'homme ».

Alors, de tous les postmodernismes, celui qui finalement serait le plus humainement valable, le plus généralement acceptable, ce serait celui-là qui, par la voie réaliste magique, privilégierait la poésie pour le redressement de l'homme. C'est là une intuition, et même davantage encore une postulation profonde des Haïtiens.

---

<sup>5</sup> Sami Ludwig, « Dialogic possession in Ishmael Reed's *Mumbo Jumbo* : Bakhtin, Voodoo, and the materiality of multicultural Discourse » in Werner Sollors Maria Diedrich, edited by, *The Black Columbia*, Defining Moments in African American Literature and Culture, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1994, Harvard English Studies, 19, pp. 326-336.

[77]

**Hier : analphabètes,  
aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.**

**6**

---

## LE TAUX DE CHANGE INTERCULTUREL

[Retour à la table des matières](#)

[78]

[79]

## LE TAUX DE CHANGE INTERCULTUREL

Je suis peut-être venu au Canada sur les promesses d'une image. En 1946-1947, au Cap-Haïtien, je lisais des journaux (*La Patrie, Photo-Journal...*), des magazines (*Le Samedi, La Revue Populaire...*), des bandes dessinées (les aventures de *Jacques Le Matamore dans sa toupie du temps*) et dans *Hérauts*, le récit des exploits de Dollard des Ormeaux. Dans toutes ces lectures, c'est sans doute l'image publicitaire que les éditions Grolier diffusaient pour faire acheter leur *Encyclopédie de la Jeunesse* qui me séduisait plus que toute autre chose. Sur un livre, volant comme un tapis magique au-dessus de la tour de l'Université de Montréal, un garçonnet et une fillette étaient assis et lisaient.

Pour l'amateur fou de lectures que j'étais alors, le rêveur impénitent que je n'ai cessé d'être et celui qui se voyait volontiers parcourant le monde, ou mieux le survolant par la magie d'un tapis volant, fut-il, un vieux coucou de la Panam, il n'en fallait pas plus pour me séduire.

Bien d'autres raisons encore ont pu m'encourager à venir au Canada. Il en est de plus certaines ou factuelles : nos éducateurs québécois qui nous initiaient à toutes sortes de rites exotiques. Comme par exemple de frapper avec un bâton (bien plus gros que nos cocomacaques !) une balle très dure que l'on dénommait (allez savoir pourquoi !) balle molle. J'aurais dû le savoir pourtant puisque j'étais assez bien noté dans mes cours d'anglais. Mais il faut croire que l'on ne traduit bien, c'est-à-dire que l'on ne comprend pleinement le sens des mots, qu'en venant les écouter sur place, là où ils ont été inventés. Aujourd'hui, je sais que si l'on présente à un gamin une balle, en Haïti on dirait une [80] boule, le jeune Haïtien lui décrochera tout de suite un bon coup de pied. Ici, au Québec, il s'en emparera pour le lancer ou le frapper avec ce gros bâton qui m'intriguait tellement, au temps de

ma jeunesse. Là-bas, une boule, c'est fait pour jouer au football, ici, pour jouer au soft-bail ou à la balle molle, si vous préférez franciser.

J'aurais dû me douter de cette différence puisque là-bas, en Haïti, on nous apprend que « tande ak wè, se de ». Mais comme je le disais tantôt il faut toujours aller sur place pour vérifier que « entendre dire et voir faire sont choses différentes ». Tout comme nous nous gaussions, nous les sous-développés, d'avoir su nous décoloniser depuis belle lurette alors que cet étrange système dénommé Confédération ne nous paraissait qu'un jeu de mots masquant une colonisation du Canada par l'Angleterre. Et nous nous demandions comment, si longtemps après 1804, on pouvait encore en rester à de tels rapports coloniaux. Après tout Haïti avait donné l'exemple ! Encore une fois, il me fallait venir sur les lieux pour constater que les choses ne sont jamais si simples ni si faciles qu'on se l'imagine. En tout cas si le Canada sur bien des plans (le sportif et le politique entre autres) ne m'impressionnait guère, il me séduisait fort par d'autres aspects.

Beaucoup plus tard, établi au Québec depuis longtemps et père d'enfants assez grands pour m'interroger sur les motifs de mon installation en ce pays, j'ai cru trouver les véritables raisons de ma venue ici. C'était, contais-je, le soir, à mes chers petits, en les mettant au lit, pour délivrer une princesse, leur mère, dont j'avais entendu l'appel à l'aide. De mon île lointaine, mon cœur n'avait fait qu'un bond et j'étais accouru pour la délivrer de ses liens et les remplacer par ceux de notre mariage. Et là-dessus je brodais diverses péripéties illustrant les obstacles à cette chevaleresque entreprise... Mais les chéris n'arrivaient jamais jusqu'au bout de mes aventures. Invariablement ils s'endormaient avant que je ne puisse conclure mon récit. Ce qui était tout aussi bien car j'aurais eu du mal à leur en [81] conter la fin que j'ignore jusqu'à présent. Croyaient-ils alors à ce que je leur racontais ? Y croient-ils aujourd'hui ? Moi-même... Je connais des adultes, et même des enfants, qui sans croire au Père Noël, attendent avec impatience le 25 décembre ou même les 364 autres jours de l'année qu'il leur apporte les cadeaux qu'ils souhaitent.

Le Père Noël dont j'évoque en ce moment la figure pourrait être un bon exemple de mon acculturation à la vie canadienne. En Haïti, au temps de ma jeunesse, il y avait bien le Père Noël. Mais il n'avait rien d'un personnage mythique. Il était au contraire quelqu'un de bien

incarné dans notre situation historique. Cela est si vrai que lui ayant écrit un petit mot, une fois, pour lui demander une bicyclette, je m'étais fait dire par mon père que le Père Noël, faute d'avoir assez de fer, n'avait pu cette année-là fabriquer des vélos. Et j'avais fort bien compris alors cette raison et même accepté d'assez bon gré d'attendre éventuellement une année où l'approvisionnement en métal du bon vieillard serait rétabli. Je ne pense même pas m'être étonné que mon père fût autant et si vite au courant des problèmes d'approvisionnement du Père Noël. De Père réel à Père Noël, les contacts étaient bien entendu tout à fait normaux.

Au moment où je commençais mes classes, il s'effectuait précisément un changement de pères. Les missionnaires bretons qui s'occupaient d'évangélisation et d'éducation étaient remplacés par des prêtres canadiens, originaires du Québec ou de la Nouvelle-Angleterre... Ma future intégration au Québec a sûrement commencé avec ce fait historique. En effet c'est le Concordat signé en 1865 entre le gouvernement haïtien et le Vatican qui prévoyait cette présence des pères bretons. Et c'est la première guerre mondiale et le relâchement des liens avec la France, s'accompagnant de l'occupation américaine et du resserrement dans le même temps des liens avec l'Amérique du Nord, qui est à l'origine de cette présence canadienne en Haïti, à partir 1944. Les deux guerres mondiales et quelques autres événements politiques, militaires et [82] économiques ont donc mis en place un nouveau type de rapports internationaux, juste avant que je ne commence ma première année d'école. Si je devais narrer l'histoire mythique de mes amours avec la mère de mes enfants sous la forme d'un récit épique, et donc historique, on voit que je pourrais mettre à contribution le ciel et la terre pour expliquer l'intégration de velours d'une génération d'Haïtiens au Canada.

Par souci d'objectivité je laisserai aux futurs historiens des échanges interculturels le soin de décrire et d'interpréter cette histoire de l'immigration haïtienne au Canada, et en particulier au Québec, qui a connu des périodes fastes et heureuses et d'autres plus troublées et incertaines. Paul Déjean a d'ailleurs bien lancé cette entreprise de reconstitution historique avec ses deux livres consacrés à la diaspora haïtienne du Québec. Qu'il me suffise de rappeler qu'avant 1960, Haïti pouvait traiter avec le Canada sur un pied de relative égalité. Deux présidents, Elie Lescot et Paul Magloire, ont effectué des visites d'État

dans ce pays et y ont reçu un accueil protocolairement impeccable et en plus au Québec, d'une chaleur indéniable. Le président Aristide a, lui aussi, entre 1991 et 1995, effectué des visites au Canada et ses voyages ont été l'occasion pour la population québécoise et les gouvernements du Canada et du Québec de donner au chef d'État haïtien des témoignages de sympathie plus forts encore que ceux exprimés à Elie Lescot et à Paul Magloire. Mais Aristide était accueilli moins comme un chef d'État étranger, auréolé du prestige de la seule nation indépendante de langue française qu'était encore Haïti en 1940 et 1950 qu'en tant que « pitit kay » La population canadienne en général, et la québécoise tout particulièrement, pouvaient regarder ce visiteur non plus comme un étranger mais comme un parent de ces Canadiens d'origine haïtienne qui habitent désormais ce pays.

En somme dans le cas d'Aristide, et pour parler dans les termes de la législation canadienne de l'immigration, il s'agissait, d'un visiteur parrainé au titre de la réunion des [83] familles bien moins que du chef d'une nation étrangère. Les Haïtiens d'ici accueillaient un parent proche que Canadiens et Québécois pourraient regarder comme de la parenté éloignée.

Ma description des faits, diront certains, saute par-dessus des épisodes douloureux, en Haïti, et pénibles, au Canada. Car si récemment, les malheurs d'Aristide, exilé du pouvoir, et ceux d'Haïti, accablée par un embargo qui s'ajoutait à la terreur du pouvoir militaire, ont pu mobiliser les Canadiens et les Québécois on ne peut oublier les trente années de la dictature duvaliériste qui ont été la cause de l'augmentation du flux des immigrants et de ce fait des difficultés que cette immigration a commencé à rencontrer. Des mesures diverses ont été prises pour réduire cette immigration et des Haïtiens en situation de résidence illégale ont été menacés à plusieurs reprises d'expulsion. Cela provoqua des mouvements d'opinion qui ont contribué à atténuer ces mesures et à créer un climat de sympathie pour les Haïtiens.

Entre Haïti et le Canada, et avec le Québec en particulier, les échanges ont donc été intenses au cours de ces cinquante dernières années. Elles ont même évolué de façon significative, passant d'un rapport que je qualifierais d'amical à celui de parental ou familial, en quelque sorte. Quel est le taux de ce change interculturel ou si l'on préfère de cet échange qui a pu commencer en Haïti parfois pour se



poursuivre ici ? J'adopte ici le schéma pragmatique de ceux qui voudraient mesurer tout de suite les « retombées » ou le degré d'intégration à la communauté québécoise. Car au fond c'est de cela qu'il s'agit quand on parle de francisation et d'intégration scolaire, de néo-québéco-canadiens, d'allophones ou même d'ethniques à propos des immigrants de longue ou de fraîche date.

Si l'on voulait être caricatural on pourrait proposer de mesurer cette intégration en calculant la vente des produits de lissage de cheveux ou de blanchiment de la peau, ou encore d'utiliser un audiomètre pour mesurer en décibels la [84] courbe sonore de la prononciation des mots français à la québécoise. Mais il est peu certain qu'on puisse trouver le Dow Jones qui permette de donner de telles mesures pour un individu et encore moins pour une communauté. Tout au plus pourrait-on relever quelques signes indicateurs, et encore ils sont variables, en fonction de l'époque, des individus et des classes d'individus.

Il est certain que quand l'économie va, tout va. Et personne ne prend le temps d'aller mesurer le taux d'intégration de son voisin, tout le monde étant trop occupé à gagner le plus d'argent possible. C'est quand l'économie se met à aller mal que le taux d'intégration baisse ou plutôt qu'on se met à remarquer le manque d'uniformité des intégrations.

Mais ce ne sont pas ces conditions objectives de l'intégration que je voudrais considérer. Elles sont basiques ; on devrait commencer par elles. Il y a des aspects beaucoup plus complexes, parce que tenant à la fois à cette conjonction de lieu et de moment, au destin collectif et à la volonté individuelle, à ce complexe facteur, aléatoire et déterminé, libre tout de même jusqu'à un certain point, que je ramènerais aux dimensions spatiales et temporelles de l'intégration. Ces dimensions me paraissent les plus intéressantes à considérer.

Le temps d'abord. Ceux qui demandent l'intégration instantanée des immigrants s'illusionnent, et même pas en couleurs mais en noir et blanc, car ils se condamnent à voir les choses en triste. Non seulement l'intégration est chose lente, difficile et imprévisible dans son déroulement, soumis à tous les aléas d'une histoire individuelle et collective mais elle est surtout imperceptible c'est le plus étonnant, au premier concerné : l'intégré. Celui-ci est parfois le dernier à mesurer le

degré de son intégration. Celle-ci se fait inexorablement. Et lentement. Mais surtout à son insu. Voilà pourquoi son meilleur révélateur est le retour au pays d'origine. Là, va se passer le véritable test et [85] se donner la mesure de l'intégration au pays d'accueil par la désintégration constatée d'avec le pays originel. On mesure son éloignement en retournant et en ne retrouvant ni soi-même qui est parti ni le pays qui a changé.

Le temps passe. Mais nous nous en apercevons d'autant moins que nous nous déplaçons. Si je change constamment de place, je recommence sans cesse. L'immigrant est celui qui peut le mieux se convaincre qu'il recommence sa vie : il le désire tellement. Mais il ne s'aperçoit véritablement de son changement que quand il revient sur ses pas. Partir, ce n'est pas tellement comme le disait Edmond Haraucourt « mourir un peu, mourir à ce qu'on aime » puisque fort souvent on fuit ce qu'on déteste. Partir, c'est s'écarter, s'éloigner de quelque chose, peu importe qu'on l'aime ou qu'on le déteste, que ce soit pour sauver sa vie ou pour la gagner. Et la conséquence de tout éloignement est de creuser un fossé, entre soi et les autres, entre soi et le monde, entre soi et soi-même. En somme entre nos souvenirs et nos rêves.

Car nos souvenirs nous tirent vers l'arrière tandis que nos rêves nous poussent en avant. Et l'homme placé devant le dilemme de choisir entre souvenir et rêve, le plus souvent, presque toujours, tranche dans le sens des rêves. Nous sommes avant tout des êtres de désir. Et nos rêves sont les aimants qui nous attirent. Même un retour définitif au pays natal n'est pas un véritable retour mais un aller.

La vie, dit-on, est un voyage. L'immigrant en sait quelque chose. Mais pour ce voyage, nous ne détenons qu'un aller simple en direction du pays de nos rêves qui est toujours situé devant nous. Si bien que celui qui paraît vouloir retrouver ici son pays d'hier ne veut en réalité que convertir son pays d'aujourd'hui en celui de demain : le pays de ses rêves qu'il survole toujours déjà comme sur un tapis magique.

[86]

[87]

**Hier : analphabètes,  
aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.**

## NOTES

[Retour à la table des matières](#)

[88]

[89]

## NOTES

[90]

Pour faciliter la consultation des notes en fin de textes, nous les avons toutes converties, dans cette édition numérique des Classiques des sciences sociales, en notes de bas de page. JMT.

[91]

**Hier : analphabètes,  
aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.**

## **Table des matières**

Préface [9]

Les conférences de FACONODAPS (Montréal - Cap-Haïtien) [11]

Hier : analphabètes, aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés. [15]

L'histoire et la littérature d'Haïti vues du Cap-Haïtien [25]

Gen tirè-kont men e papa-tirè-kont lan ? [41]

Si n-grangou, eske literati ka ba nou manje [57]

Haïti : ou comment arriver au postmodernisme sans passer par le  
modernisme [63]

Le taux de change interculturel [77]

Notes [87]

Table des matières [91]

Liste des publications du GRELCA [93]

[93]

**Hier : analphabètes,  
aujourd'hui : autodidactes, demain : lettrés.**

## Liste des publications du GRELCA

[Retour à la table des matières](#)

déjà parus :

Maximilien Laroche, [L'Avènement de la littérature haïtienne](#), Québec, Université Laval, GRELCA, 1987, coll. Essais no 3.

Maximilien Laroche, [Le patriarche, le marron et la dossas](#), Québec, Université Laval, GRELCA, 1988, coll. Essais, n° 4.

Maximilien Laroche, présentés par, *Tradition et modernité dans les littératures francophones d'Afrique et d'Amérique*, actes du colloque tenu à l'Université Laval, le 5 mars 1988, GRELCA, 1988, coll. Essais, no 5.

Maximilien Laroche, [La Découverte de l'Amérique par les Américains](#), Québec, Université Laval, GRELCA, 1989, coll. Essais, no 6.

Maximilien Laroche, H. Nigel Thomas, Euridice Figueiredo, [Juan Bobo, Jan Sôt, Ti Jan et Bad John](#), figures littéraires de la Caraïbe, Québec, Université Laval, GRELCA, 1991, coll. Essais, n° 7.

Maximilien Laroche, [La double scène de la représentation](#), oraliture et littérature dans la Caraïbe, Québec, Université Laval, GRELCA, 1991, coll. Essais, no 8.

Suzanne Crosta, *Le marronnage créateur*, dynamique textuelle chez Edouard Glissant, Québec, Université Laval, GRELCA, 1991, coll. Essais, n° 9.

Maximilien Laroche, *Dialectique de l'américanisation*, Québec, Université Laval, GRELCA, 1993, coll. Essais, no 10.

Maximilien Laroche, *Sémiologie des apparences*, Québec, Université Laval, GRELCA, 1994, coll. Essais, no 11.

Catherine Wells, *L'Oralité dans « Solibo Magnifique » de Patrick Chamoiseau*, Québec, Université Laval, GRELCA, 1994, coll. Essais, no 12.

Maximilien Laroche, J. Henry, W. Bertrand, M. Manigat, *Bibliographie d'Haïti 1994*, Québec, Université Laval, GRELCA, 1995, coll. Bibliographies, no 1.

Maximilien Laroche, *Bibliographie d'Haïti 1995*, Québec, Université Laval, GRELCA, 1996, coll. Bibliographies, n° 2, à paraître.

**Fin du texte**